

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 34.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI 25 AOÛT 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

CHRONIQUE AMERICAINE

NEW-YORK, 19 août 1881.

—Ah! cher Goldmouth.....

—Mon Dieu comment c'est vous ?.....

—Ma présence à New-York, n'a rien de naturel. C'est vous dont l'absence m'a réellement inquiété. Avez-vous fait du reportage en compagnie de la comète ? Venez-vous de l'Afrique, de l'Asie, du Pôle nord ? Vous devez avoir une foule de choses à me raconter ; parlez je vous écoute.

Il y avait, en effet six mois, au moins, que je n'avais pu voir cet excellent ami qui est reporter d'un grand journal de cette ville.

On conçoit combien j'étais impatient de savoir ce qu'il avait fait pendant ce laps de temps.

—Je vous cherchais justement, me dit Goldmouth ; nous avons besoin de vous pour achever notre grand-œuvre !

—Est-ce que vous êtes devenu alchimiste ?

—Mieux que cela.

—Naturaliste ?

—Montez encore plus haut.

—Darwiniste ?

—Vous l'avez dit, s'écria Goldmouth, je suis Darwiniste en compagnie de mon illustre ami et savant Godless. Nous sommes à la veille de résoudre le grand problème de l'Évolution !

—Je la connais votre évolution, vous assimilez notre race,

L'homme ce dieu tombé qui se souvient des dieux,

à des singes ridicules, à d'affreux macaques Vertubleu ! voilà des ancêtres que je ne veux pas voir dans la galerie de portraits de mes aïeux !

—Ah je vois, dit Goldmouth en m'offrant un cigare, que vous avez des préventions contre notre système qui est le dernier mot de la philosophie.

—Je le trouve, à la fois absurde et odieux !

—Avant ce soir vous serez aussi Darwiniste que nous.

"Écoutez bien ceci, continua Goldmouth, aujourd'hui même vous allez assister à un mariage sérieux entre un jeune Fuégien et une intéressante Gorille.

—Et où diable avez-vous racolé cet individu ?

—Au cap Horn, mon cher, c'est un sauvage authentique qui de plus est anthropophage ; vous verrez que cet espèce d'homme ne diffère pas sensiblement du singe, surtout d'une jeune gorille comme celle que notre savant a élevée et que nous appelons miss Africa.

—Vous voulez vous moquer de moi.

—Je vous parle sérieusement, miss Africa n'a déjà plus rien du singe : on lui a appris à sauter à la corde, elle tapote du piano, elle valse très-bien ; son futur, que nous nommerons Américus, n'aura pas trop à se plaindre. Après tout de quoi s'agit-il ? fit Goldmouth en riant, d'unir l'Afrique à l'Amérique ; ce ne sera pas plus fort que de percer l'isthme de Panama !

—Permettez-moi de ne pas partager encore votre assurance, dis-je à mon ami qui se pâmait d'avoir dit un bon mot. Miss Africa que vous gratifiez de tant de talents, a-t-elle celui de parler anglais passablement.

—Mon illustre ami est parvenu, au moyen d'un procédé ingénieux, à lui en faire prononcer une trentaine de mots. Vous comprenez que pour arriver là, il a fallu lui couper et lui recouper le filet je ne sais combien de fois.

—Et comme costume, serais-je indiscret de vous demander comment vous cachez ses membres velus, ses formes inénarrables ?.....

—Ceci est l'affaire d'une *Dress-maker* que l'on paie fort cher pour cela. Nous avons en outre un coiffeur qui lui a épilé la face et l'a couronnée d'une forêt de faux cheveux... Ah ! vous la verrez, mon cher, elle est charmante, et elle vous a un chic !!!

—Il ne lui manque plus maintenant que d'avoir une profession, un état dans le monde pour être une perfection.

—Notre savant naturaliste n'a pas oublié ce détail ; de bonne heure il l'a initiée à ses travaux touchant la taxidermie.

—Comment ! il lui a appris à empailler les bêtes ?

—On dirait qu'elle n'a fait que cela toute sa vie.

—Mais c'est un prodige que votre Gorille ainsi que son maître... Je ne vous pose plus qu'une seule question maintenant.

—Passez m'en une douzaine pendant que vous y êtes : c'est le même prix.

—Sur l'honneur, Goldmouth, pensez-vous qu'un prêtre viendra bénir cette union qui est une monstruosité ?

—A défaut d'un prêtre catholique nous aurons un ministre protestant. Le Révd. Schneider vient de me promettre son ministère.

—S'il en est ainsi je n'ai plus rien à objecter ; je brûle du désir de connaître Miss Africa ainsi que le jeune Fuégien son fiancé.

—Suivez-moi, me dit Goldmouth, vous serez satisfait.

* *

Hélas ! il était dit que je ne verrai pas ce singulier mariage s'accomplir.

Comme nous arrivions dans la rue habitée par le savant naturaliste, nous aperçûmes un rassemblement devant sa porte, ainsi que quelques policemen. Tous les visages étaient bouleversés ! Ce qu'on racontait était épouvantable ! Nous vîmes enfin la vérité de la bouche d'un capitaine de police qui avait tout vu.

Voilà ce qui s'était passé :

Miss Africa, ou si vous aimez mieux la Gorille avait tué le naturaliste et l'avait empaillé ! Elle avait ensuite attaqué le Fuégien ; mais celui-ci étrangla son ennemie et la mangea. Il mourut aussitôt après d'une indigestion !

* *

Dernières nouvelles—Le cadavre du savant a été expédié à Darwin pour orner son cabinet de travail.

ANTHONY RALPH.

LES ELECTIONS EN FRANCE

Les élections ont eu lieu en France dimanche dernier ; au moment où nous écrivons ces lignes on n'en connaît encore imparfaitement les résultats. Seulement, il est évident que les républicains ont réussi. La seule question est de savoir si l'élément radical n'a pas pris trop de force. Gambetta a été élu à Belleville par une petite majorité. On dit qu'il n'est pas content du résultat des élections et qu'il n'a pas assez de confiance dans la Chambre élue pour arriver au pouvoir.

* *

En Angleterre, on arrange tout : on a arrangé la difficulté entre la Chambre des Lords et la Chambre des Communes. Les lords ont compris que leur intérêt et celui du pays était de mettre de l'eau dans leur vin.

Ils ont fini par adopter le bill des terres de M. Gladstone avec quelques amendements. Jamais réforme aussi importante n'a été faite en Angleterre en faveur de l'Irlande.

La nouvelle loi met fin à la tyrannie que le *landlord* pouvait exercer contre le fermier. Il ne pourra plus le chasser comme un chien après avoir vécu de ses sueurs pendant des années ; le fermier aura le droit de se faire payer au moins les améliorations qu'il aura faites, d'avoir une compensation pour l'augmentation qu'il aura faite à la valeur de la terre. Le fermier qui était obligé de payer ce que le *landlord* exigeait, pourra à l'avenir faire fixer par des arbitres le prix de son bail.

Comme on le voit, c'est une œuvre de justice et de libéralité qui devrait être accueillie avec enthousiasme en Irlande. Malheureusement, les esprits surexcités sont difficiles à apaiser.

NOS GRAVURES

L'hôtel Duberger, à la Malbaie

Nous publions dans le présent numéro une gravure représentant l'hôtel Duberger à la Malbaie. Cet hôtel, qui a vue sur la baie et le fleuve, est le centre du mouvement à la Malbaie. Dans l'hôtel se trouve une vaste salle de musique, un billard, un jeu de quilles. La plage en face de l'hôtel est magnifique : un sable fin et durci par la vague.

M. Duberger est le plus accueillant des propriétaires d'hôtel, et les prix de l'établissement sont si modérés, que tout compté, on se trouve à n'avoir pas plus dépensé que chez soi.

Translation des restes de Pie IX

Le mardi 12 juillet, à minuit, le corps de S.S. Pie IX a été transporté de la basilique Saint-Pierre, où il avait reposé jusqu'à ce jour, au lieu de sa sépulture définitive.

Des ordres sévères avaient été donnés aux journaux catholiques de Rome, afin qu'ils gardassent le plus profond silence sur cet événement ; néanmoins, la nouvelle s'était répandue par toute la ville, et tout le peuple de la cité se trouva réuni sans avertissement préalable sur la place Saint-Pierre.

Au coup de minuit, la petite porte de la basilique s'ouvrit du côté de Santa-Maria, et le cercueil fut déposé sur le char funèbre à quatre chevaux, qui se mit en marche.

Un frémissement d'émotion parcourut la foule, comme autrefois, lorsque le pape bénissait la ville et le monde.

Lorsque le convoi fut arrivé à la place Saint-Ange, des manifestations hostiles se produisirent. Durant le reste du parcours, la mêlée devint formidable.

Ce ne fut qu'à la porte St-Laurent que le char funèbre put être dégagé.—Le cercueil fut alors porté dans l'intérieur de l'église, dont les portes se refermèrent aussitôt.

La population entière a paru indignée de ces attentats sauvages et sanglants contre les sentiments si hautement avoués de tous les Romains.

Le général Saussier

Peu de carrières militaires sont aussi brillamment remplies que celle du gén. Saussier, le nouveau commandant du 19^e corps en Algérie.

Né en 1828, il entra en 1848 à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit en 1850 comme sous-lieutenant dans la légion étrangère. Il conquiert tous ses grades, jusqu'à celui de lieutenant colonel, dans ce corps d'élite, avec lequel il fit les campagnes d'Afrique, de Crimée, de Kabylie, d'Italie et du Mexique.

Pendant le siège de Sébastopol, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient pour sa brillante conduite dans l'attaque de nuit du 19 au 20 janvier 1855, où il reçut un coup de feu au bras gauche et un coup de baïonnette à la tête.

Pendant la campagne du Mexique, il fut cité deux fois à l'ordre de l'armée.

Lieut.-colonel au 29^e de ligne, le 6 mars 1869, il fut encore cité à l'ordre de l'armée pour la part brillante qu'il prit le 3 novembre 1867 aux combats de Mentana et de Monte-Rotondo.

Colonel au 41^e de ligne, en 1869, il fit partie de l'armée du Rhin et fut cité à l'ordre de l'armée pour avoir dirigé un brillant retour offensif, le 18 août 1870, à la bataille de Saint-Privat.

Prisonnier de guerre lors de la capitulation de Metz, il put franchir les lignes ennemies ; il commanda la 3^e division d'infanterie du 17^e corps.

Membre de l'Assemblée de 1873 à 1876, le gén. Saussier fut promu général de division le 10 août 1879.

M. le gén. Saussier est chevalier de la Légion d'honneur du 22 janvier 1855, officier du 16 mars 1860, commandeur du 20 novembre 1872.

Il ne dissimule pas qu'il va prendre en Algérie une situation extrêmement difficile, sinon impossible. Toutefois, son extrême énergie fait espérer qu'il sera à la hauteur de la lourde tâche qui lui est confiée.

Le général Lecointe

Le gouverneur de Paris commandait le 14^e corps d'armée, à Lyon, lorsqu'il fut appelé à remplacer le regretté gén. Clinchant.

Le gén. Lecointe est un des officiers les plus distingués de l'armée de l'infanterie, dans laquelle il a fait toute sa carrière.

Né à Evreux (Eure), le 12 juillet 1817, il entra le 13 novembre 1837 à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il sortit le 2 octobre 1839 comme sous-lieutenant d'infanterie ; il prit part à toutes les campagnes du second empire, et reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 2 juin 1856, et celle d'officier le 21 décembre 1866.

Au début de la guerre de 1870, le colonel Lecointe commandait le 2^e régiment de grenadiers de la garde. Tout le monde connaît la conduite héroïque de la division de grenadiers et zouaves à Gravelotte, le 16 août 1870, où ces troupes d'élite soutinrent, en avant de Vionville, l'effort de deux corps d'armée prussiens. Le 2^e grenadiers fut décimé et se couvrit de gloire.

Lors de la capitulation de Metz, le colonel Lecointe fut un des rares officiers qui, au péril de leur vie et au prix de mille dangers, parvinrent à s'échapper à travers les lignes ennemies.

Plus tard, quand l'armée du Nord fut composée des 22^e et 23^e corps, le gén. Lecointe reçut le commandement du premier et s'illustra dans tous les engagements qui eurent lieu dans le nord de la France.

Dans la nuit du 10 décembre 1870, il chassa les Prussiens de la ville de Ham et fait prisonnière la garnison prussienne réfugiée dans la forteresse. Le 23 décembre, à la bataille de Pont-Noyelles, le 22^e corps qui formait l'aile droite de l'armée française, après une lutte d'artillerie, enlève à la baïonnette le village de ce nom, qui est pris, repris plusieurs fois, et finit par rester au pouvoir des jeunes soldats français.

Le 2 et 3 janvier 1871, à la bataille de Bapaume, le gén. Lecointe défend, avec un bataillon du 43^e de ligne et trois compagnies du 2^e chasseurs, contre l'effort principal des Allemands, le village de Breuvillers, clé des positions françaises du centre ; puis, prenant l'offensive, les repousse dans leurs positions qu'il enlève à son tour.

En janvier 1878, le gén. Lecointe fut appelé à commander le corps d'armée de Toulouse et fut nommé au gouvernement militaire de Lyon, lorsque le gén. Farre abandonna ce poste pour prendre le ministère.

Le gén. Lecointe est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 21 avril 1871.

Événements d'Afrique. — Débarquement des troupes françaises à Sfax

Le débarquement s'est effectué le 16 juillet, à partir de six heures du matin. A sept heures, les troupes ont forcé les portes de la ville arabe ; à huit heures, l'occupation de Sfax était assurée. On a du livrer dans la plaine un combat qui a duré environ deux heures et qui a fait éprouver aux troupes françaises quelques pertes sans gravité.

L'aspect général de Sfax présente une longue ligne blanche surmontée de deux minarets. Quand nous approchons, les plans s'accroissent. En avant du mur d'enceinte, à droite, batterie barbette de vieux canons en fer dont le tir doit être inoffensif.

Sfax, qui a la forme d'un carré long, comprend la ville arabe, 7,000 habitants, où nous n'avons rien rencontré de monu-

mental ou tout au moins de pittoresque, et le quartier français, longue rue bordée de boutiques et d'infimes cabarets tenus par des Maltais, des Italiens et des Juifs. A gauche de cette rue, une chapelle desservie par des capucins italiens, et une école et une infirmerie appartenant aux sœurs de Saint-Joseph.

Sfax fait un grand commerce d'éponges et d'huiles.

Combat du Kheider

Le 7 juillet, le colonel Swiney, commandant la colonne du Kheider, apprenant que Bou-Amena se trouvait à Ain-el-Hamra, à 28 kilomètres sud du Kheider, lieu du campement de notre colonne, laissa à ce dernier point d'eau trois bataillons de tirailleurs algériens, sous le commandement du chef de bataillon Jacquy, et alla à la rencontre du marabout qui aujourd'hui se donne le titre de sultan. Le colonel Swiney apprit à mi-chemin que Bou-Amena se dirigeait sur le ksar des Oulad sidi Khelifa, à 6 kilomètres ouest de Kheider ; il se rendit à ce ksar, et, la nuit arrivant, sans avoir trouvé trace de la colonne ennemie, il campa près de ce village arabe.

Le lendemain, le colonel fit encore une marche inutile vers l'ouest, toujours sur indications fausses des gens du ksar, qui soutenaient alors que l'ennemi s'était dirigé sur Marhoum, où se trouve un chantier d'alfa.

Le colonel, n'ayant rencontré aucune trace, revint vers le camp et passa la nuit à 4 kilomètres ouest du Kheider. Là il écrivit au commandant Jacquy qu'il avait l'ordre de se rendre à Sfax ; qu'en conséquence il devait le rejoindre avec ses trois compagnies le lendemain matin, le prévenant en même temps qu'il avait donné l'ordre aux gens des Oulad-sidi Khelifa d'envoyer des chameaux au Kheider pour transporter son convoi.

Le 9, vers sept heures du matin, les chameaux fournis par les Oulad n'arrivèrent pas.

Le commandant Jacquy écrivit au colonel qu'il lui était impossible de partir, car il n'avait pas les moyens de transport que les Oulad devaient lui envoyer.

Le colonel Swiney se dirigea alors avec sa colonne vers le ksar, espérant qu'une démonstration les déciderait à envoyer leurs chameaux. Les habitants du ksar firent de nouvelles promesses et n'envoyèrent rien.

Pendant ce temps, l'ennemi vint attaquer avec un rare acharnement les trois compagnies du Kheider. Il était 8 heures du matin. Environ 1,000 à 1,200 hommes de Bou-Amena, dont moitié fantassins amenés sur des mebara, sorte de chameaux coureurs, montés chacun par deux Arabes armés et appartenant sans doute à la tribu des Chambaa, arrivèrent dans la direction d'un poste de quatre hommes et un caporal qui gardaient la source, à 200 mètres au sud-ouest de la redoute. Ce poste déchargea ses armes sur l'avant-garde de l'ennemi ; puis, trop faible pour résister, se replia sur le camp dont la face sud était formée par la redoute. Les coups de feu tirés donnèrent l'éveil au camp, et immédiatement toute la troupe en armes était à sa place.

Le commandant Jacquy, un vieil algérien qui connaît très bien les Arabes, voit rapidement que l'eau est l'objectif de l'ennemi. Aussitôt, il lance des sections sur les pitons qui dominent la source, avec ordre de ne pas laisser l'ennemi s'en approcher.

L'ennemi, mal reçu, *canardé*, trop loin pour riposter à nos décharges de fusils Gras, n'a plus qu'un but pour s'emparer de l'eau : c'est d'anéantir la petite troupe du Kheider. Il quitte alors la direction sud de la redoute et se présente au nord. Il attaque les petits mamelons avoisinant la redoute ; il est toujours repoussé. Le combat dure depuis 8 heures du matin, et il est 11 heures. A ce moment, l'ennemi ayant perdu beaucoup de monde, se retire dans la direction de l'est. On croyait l'affaire terminée. Le commandant fait faire le café, mais à peine les hommes l'avaient-

ils pris que l'ennemi se présentait de nouveau devant le camp. Pour en empêcher l'approche, le commandant Jacquy fit aussitôt occuper de nouveau les petits mamelons du matin, excellentes positions qu'il se gardait bien de laisser prendre par l'ennemi, et le feu recommença avec encore plus d'acharnement.

L'ennemi n'hésite pas ; il espère cette fois s'emparer de la troupe du Kheider et en faire un horrible carnage ; mais lorsqu'il s'approche, il est reçu par des salves qui lui font rebrousser chemin. Après une attaque simultanée sur le camp et les mamelons, l'ennemi lance toutes ses forces sur les pitons occupés par nos sections.

Bientôt le sous-lieutenant Djelloul-ben-Abderrahim tombe percé de trois balles en pleine poitrine ; son ordonnance, en le ramassant, reçoit deux balles dans sa culotte ; malgré cela, il le transporte au camp.

L'ennemi, en voyant un officier tomber, redouble d'audace ; en un clin d'œil il enveloppe la section du lieutenant Bouret. Cet officier, plein de sang-froid, commande genou-terre, puis deux salves successives ; la troisième salve fait tourner bride à la cavalerie ennemie ; Bouret a la cuisse traversée par une balle ; il reste debout et commande encore une salve contre les fuyards, puis il tombe.

Dès 8 heures du matin, le commandant Jacquy avait envoyé par deux cavaliers des écrits au colonel Swiney pour le prévenir qu'il était attaqué au Kheider. Un des courriers a été tué raide par l'ennemi ; le second a reçu une balle dans le bras droit et une dans le flanc.

Ainsi, dans cette journée du 9 juillet, les trois compagnies du 2^e tirailleurs du Kheider ont eu à supporter deux attaques vigoureuses de l'ennemi ; la première a duré de 8 heures du matin à 11 heures, et la seconde d'une heure à 4 heures du soir.

Les pertes éprouvées par l'ennemi sont de 200 à 250 hommes environ tués ou blessés.

Nous avons eu un officier indigène de tué, un officier français blessé, ainsi que six hommes de troupe.

Un fait remarquable : le tirailleur Kadour-ben Kourso, blessé à la figure, a eu son fusil Gras tordu et coupé au canon par une balle. — TOUDOUZE.

LA POPULATION DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Il n'est pas sans intérêt de revoir les statistiques du développement de la population de notre province depuis le premier recensement, surtout à présent que le résultat du dernier dénombrement est connu.

ANNÉE.	POPULATION.
1665-65.....	3,215
1667.....	3,918
1681.....	9,677
1685.....	12,263
1688.....	11,562
1692.....	12,431
1695.....	13,539
1698.....	15,355
1706.....	16,417
1719.....	22,530
1720.....	24,434
1721.....	24,951
1734.....	37,716
1739.....	42,701
1754.....	55,009
1760.....	69,810
1764.....	113,012
1790.....	161,311
1822.....	427,465
1825.....	479,288
1831.....	551,134
1844.....	697,084
1851.....	890,261
1861.....	1,111,566
1871.....	1,191,516
1881.....	1,358,466

ERRATUM

Dans le sonnet de M. Chapman intitulé : "A Pamphile Lemay," au lieu de :

Et quand il a longtemps prodigué sa merveille.

il faut lire :

Après qu'il a longtemps prodigué sa merveille.

LES EXPULSÉS DE SAINT-CYR

Sous ce titre nous lisons dans le *Figaro* de Paris, 25 juillet :

On s'imaginerait difficilement l'émotion causée dans toute l'école par le renvoi des vingt-sept élèves expulsés de l'école de Saint-Cyr pour avoir assisté à une messe légitimiste. C'est samedi soir, à trois heures, qu'est arrivée à Saint-Cyr la dépêche ministérielle ordonnant l'expulsion des dits élèves. Cette expulsion était absolument inattendue.

On se souvient qu'à la suite de la messe de l'église Saint-Germain-des-Prés, à laquelle assistaient trente-deux Saint-Cyriens en uniforme, les journaux républicains se livrèrent à une série de dénonciations et d'insultes se terminant toutes par une demande formelle de renvoi des élèves.

Dénonciations et insultes devaient naturellement produire leur effet.

Le surlendemain de la rentrée, c'est-à-dire le dimanche 17 juillet, l'enquête commençait à l'école. Par suite de renseignements pris çà et là, le général Deffis connaissait trois noms de ceux qui avaient assisté à cette messe. Chaque officier réunit sa compagnie et annonça aux élèves, de la part du général, que si les trente-deux élèves présents à la messe du 15 ne se déclaraient pas, les trois dont on connaissait les noms seraient immédiatement renvoyés. Quant à ceux qui se nommeraient, ils devaient être simplement l'objet d'une peine disciplinaire.

Le général connaissait trop bien le caractère des élèves de l'école, il savait qu'à Saint-Cyr le point d'honneur et la solidarité sont respectés par-dessus tout ; vingt-sept élèves se déclarèrent pour éviter le renvoi dont étaient menacés leurs trois camarades.

Or, après les déclarations qu'on avait faites aux élèves, ceux-ci s'attendaient à une punition disciplinaire, très sévère sans doute, sachant bien que le général Farre voudrait prouver son désir de complaire aux sommations de la presse républicaine. On croyait à huit jours de prison, quinze jours peut-être, et au lieu de cela, c'est le renvoi, le renvoi dans un régiment comme simples soldats, de jeunes gens dont la plupart n'avaient plus que vingt jours à rester à l'école avant d'être nommés sous-lieutenants, le renvoi sans compensation, aggravé par la cassation pour les élèves pourvus de grades de sous-officiers. Carrières brisées, existences perdues, familles dans le deuil et le désespoir, voilà le résultat !

Savoir résister à la tentation d'écrire, parce qu'on ne le peut faire excellemment, me semble un mérite plus vrai que de céder à cette tentation pour ne rien produire que de médiocre.

L'homme passe sa vie à se plaindre : quand ce n'est plus du mal qu'on lui fait, c'est du bien qu'on ne lui fait pas.

Quand on vient tard au monde, il ne faut pas avoir la prétention de dire des choses que nul autre n'ait dites ; ce serait folie assurément ; mais on peut toujours tenter de les dire d'une façon nouvelle, parce que, si l'on y réussit, cela équivaut à en avoir dit de neuves.

M. E. S. MANNY, de Beauharnois, vient de publier une intéressante brochure illustrée, traitant de la culture du "SORGHO" et de la fabrication du sirop et du sucre de cannes au Canada.

M. Manny envoie ce petit ouvrage GRATIS à toutes les personnes qui lui font parvenir leur adresse.

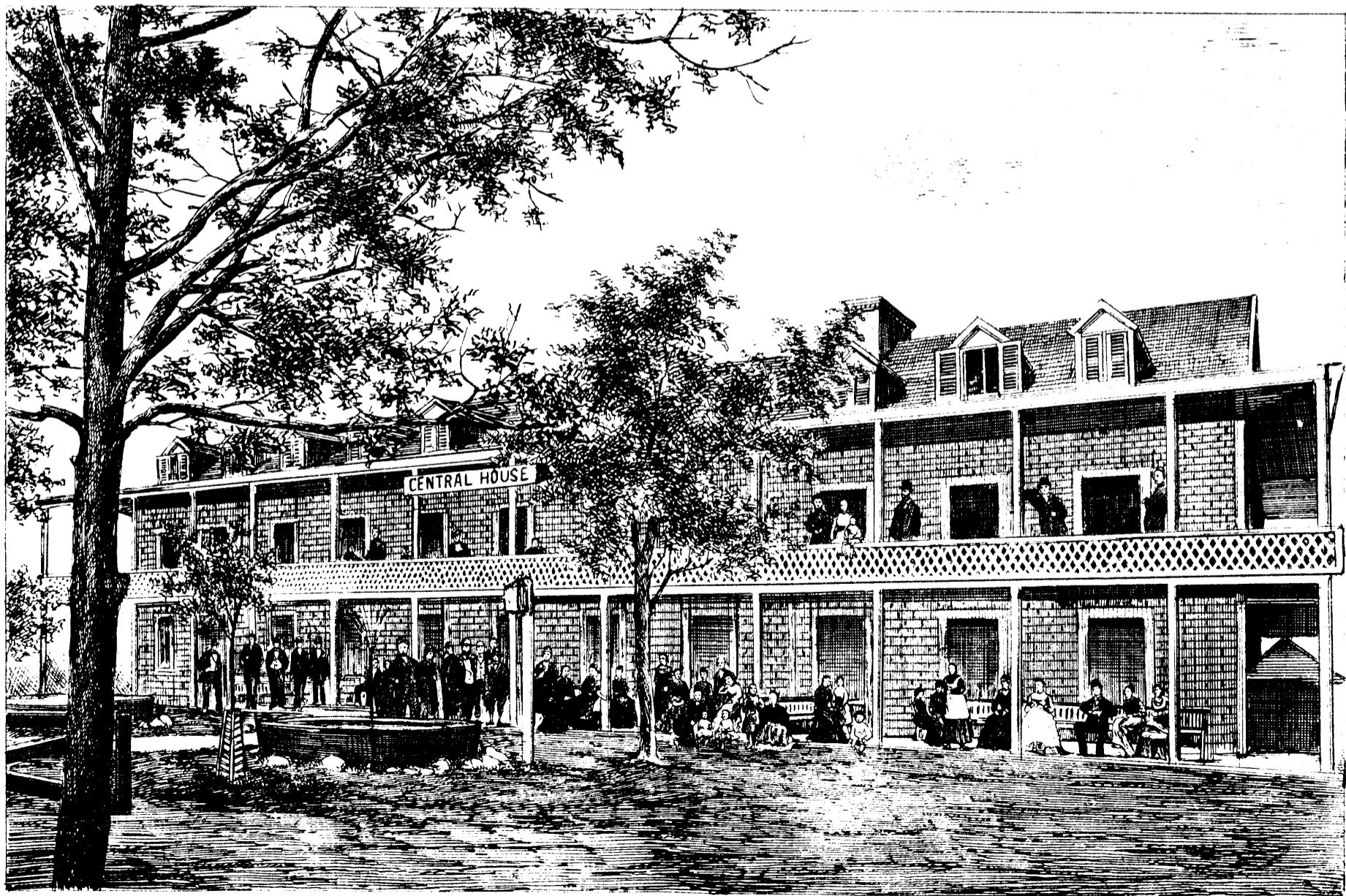
Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



Le général SAUSSIER, commandant le 19^e corps (Algérie).
(D'après la photographie de M. Appert.)



Le général LECOQ, gouverneur de la place de Paris.
(D'après la photographie de M. Appert.)



HOTEL DUVERGER, MALBAIE.

SONNET

AU BORD DU LAC

Enorme pan d'azur tombé du firmament
Dans le large entonnoir d'un ravin romantique,
Le lac ceint d'un bandeau coquet et poétique.
Resplendit et chatoie ainsi qu'un diamant.

Les feux du couchant, qui baignent son urne
[antique,
Font flamboyer, là bas, un vaste embrasement
Où les grands sapins verts, au profil fantastique,
Lancent de chaque branche un étincellement.

De partout, des ajoncs, des rameaux et des
[vagues
Monte un concert charmant de chants et de
[bruits vagues.
D'enivrantes fraîcheurs tombent avec le soir.

Sentant l'ombre venir, le daim du lac s'ap-
[proche...
Et, dans les profondeurs du lointain déjà noir,
L'on distingue les sons étouffés d'une cloche.

W. CHAPMAN.

Juillet 1881.

SOUVENIRS D'AMERIQUE

La comtesse de Mirabeau a publié sous ce titre des lettres écrites en 1840, par M. de Bacourt, son oncle, alors ministre plénipotentiaire de France à Washington.

New-York, 21 juin 1840.

La chose la plus curieuse de New-York est la batterie ; c'est un ancien ouvrage de fortification qui forme la pointe sud de la presqu'île sur laquelle est située la ville. Cette batterie est couverte aujourd'hui d'un méchant amphithéâtre en planches peintes dans lequel il paraît que l'on donne quelquefois des représentations équestres et autres, et qui, le reste du temps, forme un café public. C'est du plus mauvais goût, et cela gâte un emplacement curieux. Du haut de la plateforme, on a une vue étendue. Une des rives de la presqu'île est baignée par la rivière du Nord ou de l'Hudson, et l'autre, par ce qu'on appelle la rivière de l'Est, mais qui est réellement un bras de mer sortant du golfe de Long-Island ; les deux rivières viennent mêler leurs eaux devant la batterie, et forment ensuite la rade de New-York, qui est parsemée de jolies îles verdoyantes, au delà desquelles on aperçoit les coteaux boisés et habités de New-Jersey. Une quantité innombrable de bâtiments de tous genres couvre les deux quais ; celui de l'Hudson est réservé aux bâtiments qui naviguent sur les rivières dans l'intérieur des États-Unis, et celui de l'Est reçoit les bâtiments arrivant ou partant pour tous les points du globe. Ces navires à voile, à vapeur, de toutes formes, allant et venant dans tous les sens, sont la beauté réelle de New-York.

En descendant de la batterie, on entre dans un petit square dont les arbres sont rongés par l'influence des vents de mer. De ce square part la grande rue de New-York, Broadway, qui court parallèlement aux deux rivières, et à distance égale de chacune d'elles, pendant trois milles ; des rues transversales vont de Broadway aux quais de chaque rivière ; et c'est ainsi qu'est établie toute la ville qui s'étend assez loin sous cette forme et s'agrandit encore chaque jour. En 1731, cette grande cité commerciale comptait huit mille âmes, et maintenant elle en a près de trois cent mille. Broadway est la rue principale ; c'est là que sont toutes les boutiques, les belles maisons et les établissements importants. Mais tout ceci donne l'idée d'une ville sacrifiée aux affaires ; il n'y a pas un monument, pas une maison bien bâtie qui ne soit gâtée par quelque chose d'étroit et de mauvais goût. Le mouvement est celui d'une population qui n'a pas un instant à perdre. A l'exception des nègres et nègresses, salement vêtus, on ne rencontre que des gens, hommes ou femmes, convenablement habillés. Les hommes sont de la race anglaise forte et robuste, mais sans grâce ; je n'ai pas encore aperçu ces beautés américaines tant vantées.

* *

New-York, 26 juin 1840.

Je suis allée à la campagne de M. King,

située dans l'Etat de New-Jersey ; le parc, assez étendu, est à la forme anglaise, mais la pomme de terre remplace le gazon. L'Américain repaît partout, même dans son luxe. La maison, bâtie en belles pierres grises, est un pavillon carré entouré d'une galerie soutenue par des colonnes ; à la suite de la maison, on pénètre dans des serres à l'anglaise ; l'intérieur de la maison est également à l'anglaise ; mais tous les modèles venant de l'Angleterre sont amoindris dans l'exécution. L'Amérique et les Américains donnent l'idée d'une Angleterre et d'Anglais de seconde et troisième classe. La maîtresse de la maison est fanée à quarante ans comme on l'est à soixante en Europe ; Mme Duer sa fille, grasse et fraîche, et miss Duer déjà étolée à vingt ans ; elle passait, il y a dix-huit mois, pour la beauté des États-Unis ; il paraît que tel est le cas des Américaines, très jolies de seize à dix-huit ans, puis perdant leurs dents, leur teint, leur jeunesse ; l'extrême variation du climat en est, dit-on, la cause. Les hommes, maître de maison et invités, sont aussi des Anglais of the second rate, et cependant, ils passent, en ce pays, pour des *refined gentlemen* ; on voit qu'ils veulent être bien, mais que ce n'est pas dans leur façon habituelle, et que cette contrainte les gêne. J'ai vu là, cependant, un vieillard de bonne façon qui a beaucoup connu Lafayette. On a fait de la musique passable et les dames m'ont beaucoup parlé de Mme Malibran qui a débuté à New-York, il y a fort longtemps, mais dont on se souvient encore, et des pousesses de la comtesse Merlin qui a fait beaucoup de bruit ici en chantant et sans chanter.

Après le dîner poivré et détestable, on m'a conduit dans le jardin où, du haut d'une terrasse, j'ai joui de la plus admirable vue qui se puisse imaginer. A deux cents au dessus de la rivière de l'Hudson, on voit dans toute sa longueur la presqu'île de New-York, et dans le lointain, la rivière de l'Est et Long Island ; à gauche, dix milles du cours de l'Hudson qui descend majestueusement d'un pays bien boisé, et à droite la baie de New-York animée par des centaines de bâtiments ! Ce tableau était éclairé par un soleil éclatant. Nous avons pris congé à dix heures et en rentrant, nous avons traversé une forêt de rhododendros en fleur ; des espèces de mouches qu'on nomme *Lucioles*, dont les ailes sont étincelantes, voltigeaient sur les branches, le ciel, d'une pureté inconnue en Europe s'est bientôt éclairé d'étoiles infiniment plus brillantes que dans nos climats.

* *

Philadelphie, 27 juin 1840.

Tout Philadelphie était en mouvement pour Fanny Ellsler qui dansait le soir. J'ai été très satisfait de sa danse, mais ce qui m'a au moins autant amusé, c'était de voir une salle de spectacle comble à n'y pouvoir respirer, et d'entendre des applaudissements furieux dont les applaudissements européens ne peuvent donner l'idée, et cela à Philadelphie, la capitale des *Quakers*, des quakers passionnés jusqu'à la folie pour la danseuse Fanny Ellsler.

Il y avait beaucoup de très jolies femmes, ou plutôt des jeunes filles vêtues aussi uniformément que des sœurs. J'ai, le lendemain, demandé à voir Mlle Ellsler qui m'a fort obligeamment exprimé ses regrets de n'avoir pas fait la traversée avec moi. Ses succès aux États-Unis lui sont très profitables. De près, elle est tout à fait passée, et son sourire fréquent est gâté par de mauvaises dents. Elle reste encore à Philadelphie pendant une semaine, et donnera ensuite quatre représentations à Washington où je la reverrai.

* *

Baltimore, 30 juin 1840.

J'ai reçu hier le comte de Menou, ancien secrétaire de la légation de France à Washington, destitué sous la Restauration pour n'avoir pas écrit une seule fois à son gouvernement pendant dix-huit mois qu'il était chargé des affaires aux États-Unis. Il est réduit à la misère et s'occupe comme il peut pour vivre. Je lui ai promis l'ap-

prêt. Il a un esprit original, connaît bien le pays, et m'a déjà fourni de bons renseignements.

Je suis allé ensuite chez l'archevêque, qui est un bel homme de quarante ans à peine ; ancien Sulpicien, il parle très bien français et a les meilleures manières que j'ai encore vues à aucun Américain. Il s'est informé avec un vif intérêt de la fin chrétienne de M. de Talleyrand à laquelle il ne paraissait pas, d'abord, ajouter foi. Nous avons parlé de M. de Forbin Janson qui est depuis dix-huit mois aux États-Unis. J'ai profité de cette circonstance pour prier l'archevêque d'engager M. de Janson à modérer son langage sur la France et son gouvernement actuel, car j'ai su qu'à New-York et à la Nouvelle-Orléans, il s'est exprimé en chaire de la manière la plus violente contre nous, nous accusant d'être athées *par ordre*. L'archevêque a très bien pris ce que je lui ai dit, et m'a répondu : " M. de Janson est un homme d'esprit, mais un peu ardent ; il a tort de mêler la politique à ses sermons ; c'est ce qu'il faut toujours éviter, même dans ce pays où chacun a le droit de dire ce qu'il pense. Pour moi, né en Amérique et aussi bon républicain que qui que ce soit, je ne vote pas aux élections, et ne cherche jamais à influencer mes ouailles au sujet de leur vote ; il n'y aurait que dans le cas où on voudrait attenter à la liberté de mon culte que je saurais réclamer mes droits de sujet Américain. J'ai déjà engagé M. de Forbin-Janson à se modérer, mais il ne peut pas s'empêcher de s'écarter de son sujet ; je crois qu'il prêche beaucoup trop ; ces temps derniers, il est monté en chaire deux cents fois en quatre mois ; quand il ne trouve plus rien à dire de la religion, il se rabat sur la politique, et il a d'autant plus tort d'attaquer le roi des Français, que ce souverain s'est toujours montré favorable à la religion, et n'a fait, depuis qu'il règne, que d'excellents choix d'évêques.

* *

Washington, 4 juillet 1840.

C'est aujourd'hui la grande fête nationale de ce pays, le jour anniversaire de la proclamation de l'indépendance ; il y a de cela soixante-quatre ans. On le célèbre dans toute l'Amérique si ce n'est avec une pompe convenable, du moins avec un bruit prodigieux ; on prétend même que ce jour là New York pas sûr, ici, c'est moins bruyant et sans danger. Je suis allé chez le Président, dont la maison qu'on appelle *Executive Mansion*, est un joli palais de très bon goût, entouré d'un jardin à l'anglaise et d'une grille ; les appartements, dans de belles proportions, sont décorés avec une élégance simplifiée. Le secrétaire d'Etat devait me présenter, mais il était en retard, et peu de minutes après mon arrivée, j'ai vu entrer M. Van Buren, que j'ai eu quelque peine à reconnaître tant il est engraisé. Il avait un simple habit noir, un pantalon gris et des bottes, cela m'a consolé de n'avoir pas mon uniforme qui n'est point encore arrivé. En lui remettant mes lettres de créance, je lui ai adressé mon *speech* en français ; il m'a répondu en anglais, et la cérémonie des discours accomplie, il m'a donné *a hearty shake hands*, et, en me conduisant vers un canapé, m'a dit qu'il était charmé de me revoir après nos anciennes relations en Angleterre. Il s'est exprimé à merveille sur le roi et la France.

La réélection du président se fera dans cinq mois ; on prétend que celle de M. Van Buren serait une calamité pour le pays, parce qu'il est le chef du parti ultra-démocratique. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que le pays est dans le plus déplorable état sous le rapport financier. J'oubliais de vous dire qu'on appelle ici M. Van Buren " le Talleyrand américain " ; il faut croire que cela le flatte beaucoup, car en me parlant de notre cher prince, il m'a répété au moins dix fois : *Wonderful man !* M. Van Buren est généralement reconnu pour fort habile, mais plutôt en ce qui concerne sa position personnelle que dans la direction des affaires du pays.

* *

Washington, 11 juillet 1840.

J'ai dîné hier chez le président ; on s'est mis à table à sept heures et on en est sorti à dix ; quelle corvée pour un être souffrant ! Comme le dîner était donné pour moi, j'avais la place d'honneur, quoique tout le corps diplomatique fut présent ; c'est une politesse que l'on fait ici aux arrivants. Quand on a annoncé le dîner, le président m'a pris par le bras et m'a conduit dans la salle à manger, vaste pièce bien ornée ; nous étions quarante, mais il y a place pour cent-vingt. Le couvert était élégant. Le cuisinier français a raconté, ces jours derniers, à mon valet de chambre, un fait curieux que voici : Depuis quelques mois que l'élection du président est la grande question, il se présente sans cesse chez lui des gens qui viennent demander sans façon à déjeuner ou à dîner, et qui menacent de voter contre lui si on ne les satisfait pas. Le cuisinier dit qu'il a toutes les peines du monde à les contenter, et qu'ils renvoient souvent ce qu'on leur sert en disant que c'est mauvais. Aussi, mon valet disait-il gravement : " Il paraît que ce n'est pas agréable d'être président."

M. Van Buren est fils d'un cabaretier et a porté la balle, ce qui lui donne un certain mérite, car il a acquis l'usage du monde ; il est très poli avec aisance ; il a quatre fils dont l'aîné est marié.

* *

Washington, 15 juillet.

En causant hier avec M. de la Fosse, mon secrétaire de légation, il m'a dit avoir lu une lettre bien singulière de Chateaubriand, tout entière de sa main, signée et adressée à M. de Talleyrand alors au Congrès de Vienne, écrite par conséquent entre le mois d'octobre 1814 et le mois de mars 1815. Dans cette lettre assez longue, le grand génie se plaint de la marche du gouvernement, mais surtout de l'ingratitude de ce gouvernement à son égard, et annonce l'intention d'entrer au service d'une puissance étrangère comme diplomate, pensant que ce moyen lui réussira le mieux pour faire fortune. A cette lettre était jointe la réponse de M. Talleyrand, très courte, écrite de sa main, plutôt un simple accusé de réception, ne faisant pas mention du projet de désertion annoncé. C'était en 1835 que M. de la Fosse a rencontré ces lettres, en lisant la correspondance du Congrès de Vienne, à l'époque où il était employé au ministère des affaires étrangères. Il trouva cette lettre de M. Chateaubriand si extraordinaire qu'après l'avoir lue, il la montra à un ou deux de ses collègues, et la porta à M. de Viel-Castel qui en fut très frappé et qui ignorait son existence. C'était M. de Viel-Castel qui avait la garde du carton dans lequel elle était, et quelques jours après, M. de la Fosse continuant la lecture des pièces contenues dans ce carton, rechercha la lettre pour la relire, mais elle avait disparu. Il supposa alors et pense encore aujourd'hui que M. de Viel-Castel, qui avait des relations avec M. de Chateaubriand, lui aura rendu cette lettre.

* *

Washington, 17 juillet 1840.

Plus je vois l'Amérique, plus je me mêle aux Américains, plus je trouve difficile de les juger à cause de la variété des types. L'Américain du Nord est très différent de celui du Sud ; j'entends ici seulement le Nord et le Midi des États-Unis. L'Américain du Nord, celui qu'on appelle Yankee, est le type anglais, auquel se joint la finesse et l'habileté du juif ; c'est ce mélange de la fierté, de la froideur, de la raideur britanniques avec l'astuce hébraïque qui fait du yankee un être à part. Les yankees sont Anglais dans l'âme malgré le mépris que ceux-ci professent pour eux. C'est en Angleterre qu'ils vont puiser leurs mœurs, leurs goûts, leurs modes, leurs habitudes, et jusqu'à leur antipathie pour la France et les Français. Les yankees, beaucoup plus civilisés que leurs compatriotes du Sud, admettraient volontiers une aristocratie, et dans tous les genres de supériorité

qu'admettent les Anglais, et dans ce qu'on appelle les Etats de la Nouvelle-Angleterre, il suffirait de peu de changements pour y établir la forme de gouvernement de la vieille Angleterre. Dans les Etats du Sud, au contraire, les penchants sont français, et, je le dis avec peine, ils ne sont pas très bons, en ce sens que ce ne sont que nos mauvais penchants qu'ils ont adoptés; c'est ce qu'ils aiment de nous! Ils sont vaniteux et jaloux de la civilisation supérieure du Nord qu'ils désirent écraser par les principes de l'extrême démocratie. Telles sont les deux races distinctes quoique mêlées, qui occupent le territoire s'étendant sur le littoral du Nord au Sud des Etats-Unis. Mais il y a une troisième race qui se forme dans l'Ouest, au-delà des monts Alleghanis, sur les bords de l'Ohio, du Mississipi, du Missouri; celle-là a aussi un caractère à part, et qu'il serait difficile de décrire dès à présent: c'est un composé d'émigrés des Etats du Nord et du Sud, d'Irlandais et d'Allemands. Elle est appelée, dans mon opinion, à jouer aux Etats-Unis le rôle principal, et à dominer dans quelques années les deux autres. Il serait difficile de dire d'avance ce qu'elle deviendra sinon qu'elle se développe et prend de l'influence.

Je considère la race anglo-américaine comme chargée de la mission providentielle de peupler et de civiliser cet immense continent; elle marche à l'accomplissement de cette tâche sans se préoccuper de tout ce qui peut l'entraver, et c'est ce qui explique les anomalies signalées par tous ceux qui ont écrit sur l'Amérique, mais il est injuste de s'arrêter aux détails quand l'ensemble est grand, majestueux, imposant! Car il n'est pas impossible de voir une population de trois millions à peine, il y a soixante ans, et rassemblée alors sur les bords de l'Atlantique, atteindre aujourd'hui le chiffre de dix-huit millions, et qui, avant vingt ans, sera répandue jusqu'à l'Océan Pacifique. Le tort des Américains est de ne pas borner leurs prétentions au succès que je viens d'indiquer, et de vouloir toujours en se comparant aux nations européennes, réclamer la supériorité en tous genres sur elles; c'est là leur grande faute, et elle les rend ridicules. Je me résume en disant que j'admire l'Américain qui n'est qu'Américain.

* *

New-York, 15 août 1840.

M. Mollien, notre consul général à la Havane est ici en ce moment; c'est un voyageur célèbre qui a visité l'intérieur de l'Afrique et les deux Amériques; il m'a conté mille choses curieuses, et m'a beaucoup parlé de la comtesse Merlin qu'il a vue se rembarquer pour l'Europe; avant de quitter la Havane, elle a donné un grand concert pour les pauvres; le prix des places était exorbitant, et la salle immense absolument comble; la recette s'est élevée à trente mille francs. Son chant n'a pas eu l'approbation générale; cela n'a pas été jusqu'aux sifflets pourtant, mais des murmures ont parfois couvert ses cris aigus et ses chevrottements; du reste son voyage lui a été favorable; elle a tiré de son frère une reconnaissance de deux cent mille francs, et cinquante à soixante mille francs de cadeaux de sa famille. C'est un ancien usage à la Havane de faire des cadeaux de cette importance à une fille qui se marie ou qui revient dans son pays après un grand et long voyage, ou dans toute autre circonstance importante et particulière de la vie. Alors tous les parents, même les plus éloignés, donnent de l'or et des bijoux.

J'ai eu hier la visite de M. Wickoff, le beau de Fanny Ellsler, qui venait de sa part me prier de passer chez elle; j'y suis allé et l'ai trouvée en train de se faire peindre. Elle désirait me demander ma protection auprès de M. Mollien qu'elle va retrouver à la Havane où elle passera l'hiver prochain. Elle a gagné quatre-vingt mille francs en trois mois, et en gagnera certainement encore trois ou quatre fois autant en continuant à parcourir les principales villes des Etats-Unis.

C'est une vraie rage pour elle; ils sont comme des forcenés quand elle danse. Elle m'a montré une lettre écrite au nom du feu roi de Prusse, il y a quatre à cinq mois, dans laquelle il la faisait prier de venir encore une fois à Berlin pour qu'il puisse la revoir avant de mourir.

* *

New-York, 16 août 1840.

Fanny a dansé le ballet de la Tarentule et la Cracovanne au théâtre du Parc. La belle Ellsler, comme l'appellent les journaux américains, s'est surpassée, mais le reste du ballet était au-dessous du médiocre. Mon valet de chambre m'apprend à l'instant qu'il est allé avec le maître de notre hôtel pour entendre la grande sérénade que la Colonie allemande de New-York voulait donner à sa compatriote Ellsler, mais il paraît que le peuple américain n'a pas trouvé cela bon, et il est venu avec des torches mettre les Allemands en fuite et brûler pupitres et musique. Voilà comment on entend la liberté dans cet étrange pays.

* *

New-York, 30 août 1840.

Fanny a dansé hier la *Sylphide* et un pas espagnol. C'était son bénéfice et sa dernière représentation à New-York; elle a fait, à la fin, un *speech* en anglais qui a eu un prodigieux succès, et à la suite duquel j'ai cru que la salle allait crouler.

* *

Washington, 10 octobre 1840.

Voici une histoire qui est parfaitement vraie, peu connue et peu honorable pour les Anglais. Après la paix fatale de 1753, par laquelle la France céda une grande partie du Canada, et entre autres celle nommée Acadie, à l'Angleterre, le gouvernement anglais commença par changer le nom d'Acadie en celui de Nouvelle-Ecosse qu'elle porte encore maintenant; puis, en 1755, il y fut publié un ordre, enjoignant à tous les habitants, sans exception, de se rendre, le 5 septembre, dans des lieux qu'on indiquait sur différents points de la contrée. Les habitants s'y rendirent en effet, bien loin de se douter de quoi il s'agissait, et, d'ailleurs, pour éviter les peines sévères dont on menaçait ceux qui manqueraient à l'appel. On leur signifia, aux différentes réunions, un décret du gouvernement britannique déclarant toutes leurs propriétés, de quelque nature qu'elles fussent, confisquées au profit de la couronne d'Angleterre; seulement on leur permettait d'emporter leur argent comptant et leurs vêtements. Mais il fallait se préparer à quitter le pays pour être transportés à cinq cents milles de là dans la partie la plus reculée du Canada. Le jour du départ, c'est-à-dire cinq jours après la publication, le 10 septembre 1755, les troupes furent mises en mouvement pour contraindre les récalcitrants. On s'empara d'abord des hommes jeunes et vigoureux et on les fit marcher dans un premier convoi; les femmes, les vieillards et les enfants suivirent plus tard. Les plus déterminés s'enfuirent au fond des forêts les plus sauvages près des rives du fleuve Saint-Jean, inexplorées jusqu'alors. Prières, larmes, supplications, rien ne put arrêter l'exécution de cet ordre inique et barbare, et dix huit mille Français furent ainsi arrachés à leurs terres bien cultivées et fertiles, dépouillés de leurs propriétés, séparés de leurs familles—car on les divisa par petites bandes—transportés dans des provinces éloignées où ils furent dispersés avec l'humiliation, la pauvreté et le désespoir pour compagnons, au milieu de populations protestantes, hostiles à leur religion, à leur pays, à leurs mœurs, à leurs mœurs, à leurs usages, sans rien savoir du sort les uns des autres, et sans la moindre espérance de jamais se revoir.

Un fait curieux se rattache à cette lamentable histoire: quelques-uns de ces malheureux s'étant sauvés sur les bords de la rivière Saint-Jean, il n'en fut plus question. Cinquante ans se passèrent jusqu'à ce que les Etats-Unis et l'Angleterre se querellant sur leurs frontières du Canada, il devint nécessaire d'explorer les

contrées mentionnées, dans le traité de 1783, par lequel l'Angleterre a reconnu l'indépendance des Etats-Unis. En 1803, des ingénieurs anglais et américains se rendirent sur les rives de la rivière Saint-Jean pour chercher les traces de la limite fixée par le traité. Quel fut leur étonnement en rencontrant au milieu de ces bois qu'on croyait absolument déserts, une population de mille à douze cents Français dont l'existence était absolument ignorée du monde entier; ils avaient gardé leur langue, leurs usages et leur religion, et pendant cinquante années, le clergé du Canada leur avait envoyé des prêtres en tenant leur retraite si secrète que personne en Angleterre ni aux Etats-Unis ne se doutait qu'ils fussent là. Après avoir été découverts, quelques-uns restèrent dans leur campement où ils sont encore; d'autres passèrent du côté des Etats-Unis, d'autres enfin entrèrent dans les possessions anglaises.

* *

Washington, 20 octobre 1840.

On m'a annoncé hier, au moment où j'allais me coucher, M. le colonel Achille Murat, fils aîné de l'ancien roi de Naples. Il a épousé une Américaine et habite la Floride; l'année dernière, il était à Paris, et y a vu le roi; il veut retourner en France pour y suivre des réclamations, et m'a prié d'annoncer son arrivée à mon gouvernement. Ce n'est assurément pas une tournure de prétendant que la sienne; il n'est pas grand; il est gros avec du ventre et porte des lunettes: on dit que c'est un homme énergique. Il est colonel de milice dans l'Etat qu'il habite, a été avocat, juge, greffier et a eu des duels. La Floride est ravagée, m'a-t-il dit, depuis quatre à cinq ans, par une bande de mille à douze cents Indiens qui tiennent toute l'armée des Etats-Unis en échec; ce sont des Indiens qu'on appelle *Séminoles* et qu'on dit très-féroces; ils commettent toutes sortes d'atrocités; on ne sait jamais où ils sont; ils tombent à l'improviste sur les habitations des planteurs, et massacrent tout sans pitié; les habitants se barricadent toutes les nuits, et M. Murat est obligé de faire monter la garde à tour de rôle à ses nègres. Il a laissé sa femme dans cette situation, et il sera plus d'un an absent; il dit qu'elle était son lieutenant, et devient capitaine. Les Américains ont fait venir de la Havane de grands chiens limiers renommés pour la finesse de leur odorat et leur amour du carnage; c'est avec ces chiens qu'ils donnent la chasse aux Indiens.

Le prince Murat est le second membre de la famille Bonaparte avec lequel je fais connaissance, car j'ai vu dernièrement Mme Jérôme—miss Patterson;—c'est une grosse femme dont le visage conserve les restes d'une rare beauté, mais sans la moindre expression; on la dit aussi bonne qu'ennuyeuse; elle arrivait de Paris, et m'a parlé des Pontécoulant comme de ses amis intimes.

* *

Washington, 11 novembre 1840.

J'ai été hier au soir chez le pauvre président vaincu dont je regrette la défaite; il en a paru persuadé; du reste, il soutient sa disgrâce avec dignité, et comme on dit ici avec *fortitude*. Je ne vous ai, je crois, encore rien dit du futur président, le général Harrison; voici ce que j'ai appris de lui. Il est né dans l'Etat de Virginie, celui qui passe pour être l'Etat modèle sous le rapport des principes républicains purs, unis à une bonne éducation à de l'instruction et à de belles manières; c'est enfin l'Etat des gentlemen, dit-on ici. Notez que je ne suis que rapporteur.—M. Harrison a quitté de bonne heure la Virginie pour aller, comme font tous les pauvres diables dans ce pays-ci, chercher fortune dans les Etats de l'Ouest.

Il s'est fixé alors dans l'Etat de l'Ohio; plus tard, il est entré dans l'armée, et s'y est assez distingué pour devenir général, ce qui ne signifie pas grand chose en Amérique; il a servi contre les Anglais, de 1812 à 1814, mais inférieurement; ensuite

contre les Indiens; son plus grand exploit est une victoire remportée sur ceux-ci à un endroit nommé Tippecanoe; il perdit cent cinquante hommes et en tua trois cents aux ennemis. C'est de là que lui vient le brillant surnom de *Vainqueur*, de *héros de Tippecanoe*. C'est le titre de toutes les chansons, de tous les morceaux de prose et de vers qu'on a faits à foison depuis un an en son honneur. Le général Jackson, prédécesseur de M. Van Buren, renvoya Harrison dans ses foyers, où, nouveau Cincinnatus, il a conduit la charrue, et où il est même devenu greffier de son village.

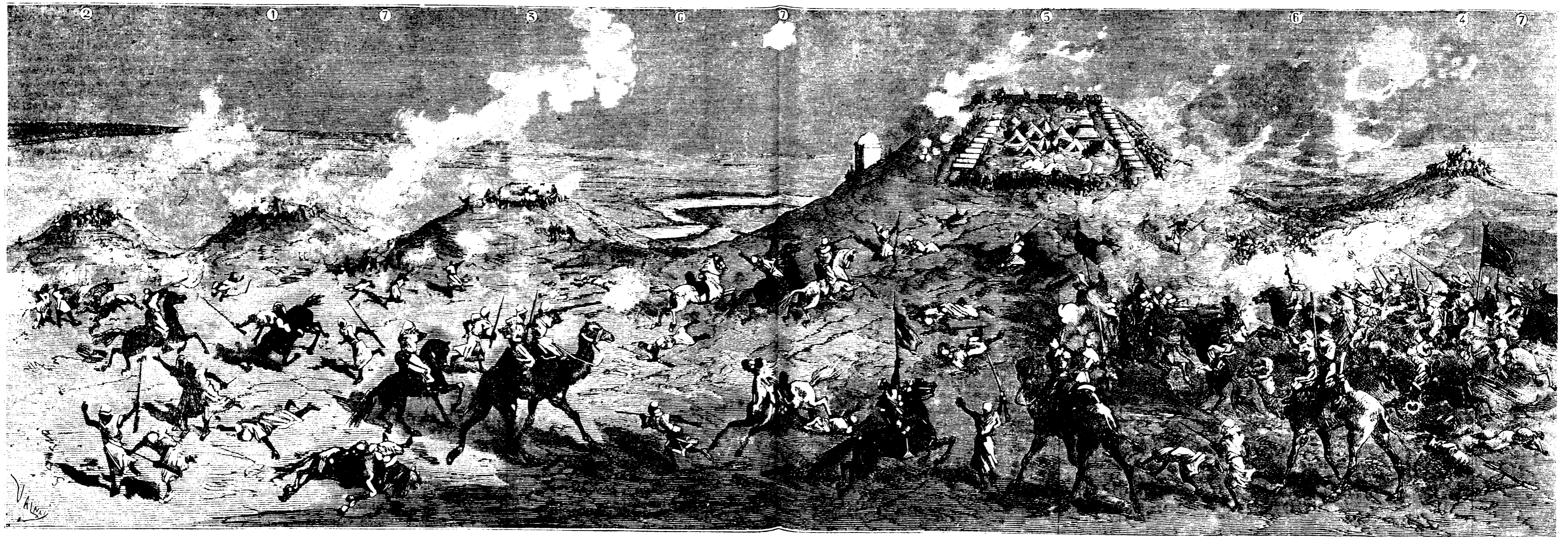
Il y a un an que le parti opposé à M. Van Buren n'osant pas produire les hommes distingués qu'il compte dans son sein, et dont les talents offusquent les démocrates, a été tirer le général Harrison de son obscurité, et l'a choisi pour candidat à la présidence. C'est de ce jour-là qu'il est devenu un personnage et que tous ses faits et gestes ont été regardés comme importants, *américainement* parlant. Ainsi il a dit qu'il estimait plus son *log-cabin*,—maison construite avec des troncs d'arbres,—que les palais des rois, et le *log-cabin* est devenu l'emblème de son parti: on en en peint sur les drapeaux; partout, il sert d'enseigne; on a été jusqu'à en construire un au milieu même de Washington; c'est là que, depuis six mois, se réunissent tous les partisans du nouveau président et qu'on y braille chansons et discours. Il a dit qu'il ne buvait que du *hard cider*,—du gros cidre,—et non des *foreign wines* de l'aristocratie; depuis lors, il n'est pas convenable de s'enivrer autrement qu'avec du *hard cider*, et on a vanté cette boisson en vers et en prose. Enfin il a dit que son *log-cabin* n'avait pas de serrure et que tous les bons démocrates pouvaient y entrer à toute heure, qu'ils y trouveraient toujours bon accueil. Alors l'hospitalité *Harrisonnienne* est devenue une nouvelle vertu. Vous dire tout ce que les pauvretés que je viens de vous citer ont inspiré de bêtises, de stupidités, depuis un an, dans ce pays, serait impossible. Je n'ai rien vu, rien lu, rien entendu, où le vainqueur de *Tippecanoe*, son *log-cabin* et son *hard-cider* ne jouassent un rôle; les modes sont à la *Tippecanoe*, et les ragôts des restaurants au *log-cabin*. Enfin, on est si bien parvenu à enjoler la majorité que le général est élu, et qu'il va précisément, à cause de sa médiocrité qu'on croit inoffensive, occuper la première position du pays et le gouverner pendant quatre ans! Les opinions sont partagées sur la conduite qu'il suivra: Les uns disent que, nouveau Sixte-Quint, il jettera ses béquilles, et que, repoussant ceux qui l'ont porté au pouvoir, il gouvernera seul et avec une capacité qui étonnera l'univers; les autres, et c'est le plus grand nombre, disent que c'est un homme vaniteux, sans esprit et sans talent, qui sera le jouet de ses flatteurs, et que le malheur du pays sera dans la lutte de ceux qui voudront le gouverner; on craint alors toutes sortes de fausses mesures prises tantôt dans l'intérêt de celui-là. Au reste, on le dit assez bonhomme, passablement vulgaire, et ayant la manie de citer les Grecs et les Romains qu'il connaît à peine, mais qu'il pense être de bon goût de paraître savoir.

DE RACOURT.

—L'état du président des Etats-Unis s'est un peu améliorée. Le malade a pris des aliments et se montre aussi gai que dans ses meilleurs moments depuis l'attentat.

MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecosais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez pour immédiatement pour choisir.



1. Mamelon où a été blessé le lieutenant Bourret. 2. Mamelon où a été tué le lieutenant Djelloul. 1, 2, 3, 4, 5. Positions occupées par des sections de tirailleurs. 5. Ancienne redoute. 6. Eas. 6 bis. Marais et source. 7. Désert (au midi).
 EN ALGÉRIE. — DÉFENSE DU CAMP DU KHEIDER, le 9 Juillet, par le 1^{er} bataillon du 2^e tirailleurs algériens contre les contingents de Bou-Amena. — L'action à trois heures de l'après-midi. — (Dessin de M. Valnay, d'après les croquis de M. Tondouze de Bône.)



LES DEUX ORPHELINS ABAN- DONNÉS

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont Malheur au pauvre sans demeure !

Au seuil d'une chapelle, assis, Deux enfants presque nus, et pâle de souffrance,

"Nous voici deux enfants, nous n'avons pas de mère ; Elle mourut hier en nous donnant son pain,"

Venez, nous avons froid et nous mourons de Et sa voix touchante et plaintive Frappait les airs de cris perdus.

La foule, sans les voir, s'échappait fugitive ; Et bientôt on ne passa plus.

Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas ; Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte ;

L'heure d'un triste accent vint soupiner minuit ; Au loin d'un char de fête on entendit le bruit ;

Vers l'église portant ses pas Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à Avait porté la main aux lèvres de son frère,

Il dorment pour toujours, et la lampe encore On les plaint ; on sait mieux plaindre

vers eux de toutes parts les pleurs viennent Mais on ne venait pas la veille.

J.-A. AUBUT, M.P.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—O—

XXV

DES ÉPREUVES

On peut conclure de ce qui précède que Fernande n'était guère heureuse dans sa nouvelle position.

On connaît les enfants gâtés. Les réformer, c'est la plus terrible des choses.

La petite fille poussée, peut-être, par le doucereux Anatole, était constamment en révolte contre son institutrice.

M. Anatole plaignait tout haut Fernande et lui prodiguait ses conseils. Il est probable qu'il avait deux manières de voir,

quant à madame Lobeau de Fineste, elle paraissait accorder à l'institutrice une tendresse quasi maternelle que le temps développait encore.

mander que le partage ? Pourquoi ne se faisait-elle pas l'amie de cette femme si universellement aimée ?

Aussi, vivait-elle dans ce milieu comme dans un désert. Et l'on croyait qu'elle ne sentait rien parce qu'elle restait repliée sur elle-même,

Le cœur de Fernande restait muet, non pas insensible. Elle l'accusait parfois, essayait de le faire vibrer à l'unisson de celui de madame de Fineste ;

Il y avait entre ces deux femmes une barrière invisible que la pauvre Fernande cherchait vainement à franchir.

—Différence d'âge, pensait-elle, de position. Elle n'était que l'institutrice de sa fille et devait s'effacer ;

—N'est-ce pas assez ? M. Anatole prétend qu'il faudrait un noviciat pour entrer dans l'ordre ;

—C'est prudent ! murmura en souriant madame Lobeau. Et Philippe ?

—M. Philippe serait pour l'institution, mais avec le divorce, le mariage à l'américaine, enfin.

—Ne dirait-on pas une grande dame, murmura, à l'office, Nicette, la femme de chambre d'Hermine.

—Ce n'est pas ta faute si tu n'y parviens pas, répliquait Jacques, le cocher. A sa place...

—Eh bien ! quoi ! à sa place, que ferais-tu ? —Dam ! je me vengerais !

—Elle est bien trop fière.

Philippe de Fineste avait enfin rompu avec ses habitudes. Il restait quelquefois au salon, et, chose qui ne lui était jamais arrivée depuis la venue de Fernande,

Il n'était pas savant, mais son jugement était droit et sa phrase originale ne manquait ni d'imprévu, ni d'à-propos.

Les soirées, depuis qu'il y participait, étaient moins monotones et moins longues ;

—Un miracle s'est accompli ! disait sentencieusement madame de Blanchemin.

—J'en serais flattée, vraiment. J'avoue que j'ai fait bien peu pour réussir.

—Allons donc ! n'êtes-vous pas irrésistible ? —Si je le suis, depuis longtemps il aurait pu s'en apercevoir.

—Cela a été un peu long, j'en conviens. Qu'en dites-vous, Lavinie ?

—Mieux vaut tard que jamais, chère, répliqua madame Lobeau avec un de ses plus gracieux sourires.

—Ainsi donc, vous reconnaissez le changement ? continua madame de Blanchemin.

—Et je m'en félicite, ma bonne amie, répondit Lavinie.

—Regardez-le ! Quelle différence de mise, d'attitude, de physionomie même.

—Autrefois, il répondait par monosyllabes.

—Anjourdhui, poursuivait madame de Blanchemin sans prendre garde à l'interruption, il est charmant...

Et elle regardait malicieusement la baronne qui répliqua :

—Je suis de votre avis, chère. Et se tournant vers madame Lobeau :

—Prenez garde, ma bonne amie ! Philippe plait fort et... si je devenais veuve...

—Philippe est libre, madame, répondit douce-

ment madame de Lobeau. Une seule chose l'empêche de se marier.

—Quoi donc ? exclamèrent les deux amis. —Son horreur des femmes et du mariage.

—Que d'autres ont pensé comme lui et se sont décidés à la fin ! soupira la baronne en pensant à son vieux mari.

—C'est possible ? ajouta madame Lobeau avec un calme souverain.

—Que discutez-vous si chaudement, monsieur le curé ? demanda-t-elle à l'abbé Saturnin assis non loin de là entre Fernande, Philippe et Anatole.

—Laquelle ? —Celle du mariage.

—Et vous dites ? —Que le mariage est la plus sainte, la plus sage des institutions.

—Avec des nuances, madame. —Seulement ?

—N'est-ce pas assez ? M. Anatole prétend qu'il faudrait un noviciat pour entrer dans l'ordre ;

—C'est le mariage idéal, mademoiselle, interrompit madame Lobeau.

—C'est le mariage tel qu'il devrait être, si l'on consultait un peu plus les qualités, les sympathies, les caractères, et un peu moins les intérêts,

—Vous êtes bien sévère ! —Je crois être juste, madame, et vous devez être de mon avis.

—Qui et non. —Ce n'est pas répondre, articula vivement Philippe. On se prononce carrément et tout est dit.

—J'en doute, madame. J'aime assez les exceptions.

—Et vous croyez en être une ! interrogea la baronne. Moi qui espérais vous avoir touché !

—Je ne me flatte pas d'être invulnérable, madame, et si votre Sosie était libre...

—Parfait ! exclama la sœur. —Du dernier galant ! opina madame de Blanchemin.

—Vilain flatteur ! minauda la baronne. —Et pour conclure, reprit le curé en aspirant une large prise et en remuant sa bonne tête ronde ;

—Bien parlé, monsieur le curé ! riposta Philippe. Que le ciel vous entende !

—Vous ! —Quoi d'étonnant ! l'exception confirme la règle ;

—Presque toujours, monsieur, répondit-elle. —Et ne direz-vous pas comme les autres jeunes filles ?

—Je ne peux ni ne dois me marier, madame, fit-elle avec une dignité calme et réfléchie.

XXVII

LES TRANSFORMATIONS D'UN OBLIBATAIRE

Oui, Philippe de Fineste était bien changé ; seul, peut-être, il ne se rendait pas compte de ce changement.

—Les premiers six mois du séjour de Fernande à Fineste, M. Philippe n'avait pas semblé remarquer sa présence.

Jusque-là, rien que de très traditionnel. Sa mise avait subi aussi des modifications, peu sensibles d'abord,

En hiver, il restait ordinairement dans sa chambre, il descendit au salon d'abord quelques instants, puis les soirées entières, et se passionna si bien pour la musique, que sa nièce, son

neveu, Fernande, durent organiser de petits concerts de famille.

Hermine, peu travailleuse et toujours volontaire, n'était que d'une médiocre force sur le piano, mais elle avait une voix de mezzo-soprano qui faisait plaisir à entendre.

Jamais le château de Fineste n'avait si harmonieusement retenti. On eût dit qu'avec Fernande la joie était descendue dans la maison.

Depuis, rien n'était changé ou ne semblait changé autour d'elle, excepté M. de Fineste ; néanmoins, elle se sentait plus forte, moins malheureuse, moins abandonnée.

Si, dans ses pénibles et délicates fonctions, elle avait encore quelques tourments, un mot de Philippe, dit simplement en passant, les lui faisait oublier.

Hermine qui craignait de déplaire à son oncle et qui, du reste, en grandissant, devenait plus raisonnable, lui rendait la vie plus supportable.

C'était déjà une jeune fille fière de ses seize ans, de sa fortune et de sa beauté ; bonne au fond, mais d'un orgueil excessif et d'une opiniâtreté de caractère, d'une hauteur insupportable.

Elle menait son frère Gaston, grand garçon turbulent, faible et léger, ayant déjà soif de liberté ; sa mère, toujours à ses ordres ; son oncle qui riait de son impétuosité et de ses réparties ;

—Elle ne se plaignait pourtant plus dans le secret de la solitude. —Que se passait-il en elle ? Mystère !

XXVIII

LA LEÇON DE DANSE

M. Gaston était bachelier. Pour fêter ce succès, madame Lobeau de Fineste avait résolu de donner un bal.

—Madame Lobeau transformait ses salons, Fernande qu'elle consultait volontiers, émettait des idées charmantes, et les travaux s'exécutaient avec une rapidité surprenante.

—Sa mère et Fernande ayant attaché les dernières épingles, elle se déclara satisfaite.

—Elle était ravissante, il est vrai, sous ses volants de gaze rose pâle garnis de mignonnes paquerettes que l'on était tenté de cueillir.

—La fameuse soirée arriva. Hermine, patiente pour la première fois, se laissa docilement parer.

—Cette toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

—Fernande comprit et rougit légèrement. Elles allaient passer dans les salons, l'institutrice reprit vite possession d'elle-même et oublia bientôt son émotion passagère.

—Madame Lobeau était vêtue de velours noir. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras.

—Celle toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

—Madame Lobeau était vêtue de velours noir. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras.

—Celle toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

—Madame Lobeau était vêtue de velours noir. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras.

—Celle toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

—Madame Lobeau était vêtue de velours noir. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras.

—Celle toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

—Madame Lobeau était vêtue de velours noir. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras.

—Regarde.
—C'est vrai; elle est jolie.
—Plus que jolie, chère. Je cours....
—Où vas-tu?
—Ici. Je ne lui suis pas présenté.
—C'est juste. Comment faire?
—Voici M. et madame de Lacaute; ils doivent la connaître et me tireront d'embarras.
La baronne s'avancait, en effet. Sa robe était d'un bleu si diaphane qu'on l'ût dite entourée d'un nuage. Elle effleurait à peine le parquet, et s'appuyait avec une nonchalance sans égale sur le bras d'un petit homme vieux, gros et laid qu'elle avait l'air de conduire au supplice.
Nos curieux saluèrent les nouveau-venus, et, après les compliments d'usage, ils désignèrent Fernande à l'attention de la baronne.
—Charmante jeune fille, dit-elle; je l'aime beaucoup. C'est l'institutrice d'Hermine.
Les jeunes gens poussèrent un ah! si expressif, qu'elle continua:
—C'est dommage, n'est-ce pas! Aucune fortune; naissance vulgaire et des goûts de patriicienne. Je la trouve jolie, ce soir. Voulez-vous toujours être présentés?
—C'est inutile, madame. Me permettez-vous, monsieur le baron, d'offrir le bras à votre femme?
Le baron eut un soupir de soulagement, et l'enthousiaste de tantôt, suivi de ses amis, alla se mêler à d'autres groupes.
Fernande était toujours seule. Elle s'était rapprochée d'une croisée, et, à demi cachée par les draperies, elle aspirait l'air embaumé de la nuit. Peu à peu, elle n'entendit plus que confusément les bruits de la danse; la tête dans les mains, l'œil humide, elle rêvait.
A quoi rêvait-elle?
Qui le sait?
—Vous allez vous enrhummer, mademoiselle, lui dit une voix qu'elle reconnut bientôt.
Et sur la terrasse chargée de fleurs, elle aperçut M. de Fineste qui venait de déserter les salons, où il avait consenti à paraître, pour respirer librement et loin de ce monde qui ne lui allait guère. Fernande avait tressailli comme si elle eût été réveillée en sursaut.
—Je n'ai pas froid, répondit-elle. Merci de votre avis, M. Philippe.
—Vous n'avez pas froid parce que vous êtes excitée par la danse.
—Je n'ai pas dansé.
—Pourquoi?
—On ne m'a pas invitée.
—Les marauds! murmura-t-il tout bas. Voulez-vous danser?
—Avec qui?
—Je vais vous chercher un cavalier.
—C'est inutile, merci.
—Vous ne pouvez pas rester là toute la soirée.
—Où voulez-vous que j'aille? je ne connais personne, personne ne me connaît; madame de Blanche est occupée, madame de Lacaute est entourée; mademoiselle Hermine n'est plus sur terre; M. Gaston hasarde ses premiers compliments; M. Anatole fait le beau; ici au moins ma solitude n'est pas remarquée.
Elle parlait en souriant et pourtant Philippe lui dit:
—Fernande, vous souffrez.
Il ne l'avait jamais appelée ainsi et ne s'aperçut peut-être pas de la différence.
Elle hésita une seconde; il lui prit la main; elle l'avait si glacée qu'elle glaça la sienne.
—Vous souffrez? répéta-t-il.
Une larme, tombée des yeux de la jeune fille, mouilla les doigts de Philippe.
—Je le savais, je le devinais, reprit-il se parlant à lui-même. Fernande, ne pleurez pas. Vous valez mieux qu'aucune de ces femmes.
A son nom répété ainsi pour la seconde fois, à ces paroles, elle regarda Philippe. Il lui sembla transfiguré. Sa physionomie, d'ordinaire si calme dans son indifférence, était animée d'un éclat qu'elle ne lui avait jamais vu. Elle remercia Dieu mentalement d'être si bien comprise, et, émue, elle soupira:
—Oui, je souffrais de mon isolement, et j'avais tort. Excusez ma faiblesse....
—Pauvre enfant! elle s'accusa, interrompit-il.
—Ne suis-je point coupable?
—Non!.... rentrez.... je vous en prie.
Il lui serra la main et la repoussa doucement vers l'intérieur du salon. Elle lui obéit, et ne fut pas peu surprise de trouver, installé sur le siège le plus voisin, l'élégant Anatole.
—Qu'avez-vous, mademoiselle Fernande? lui demanda-t-il avec un empressément affecté. Vous êtes d'une pâleur!.... Voilà que vous rougissez.
—Je n'ai rien, monsieur, répliqua-t-elle.
—Rien! ce serait difficile à croire.
—Voulez-vous me faire jouer le *malade malade* lui continua Fernande avec une certaine vivacité.
—Je ne connais pas cette pièce, mademoiselle; de qui est-elle? interrogea-t-il d'un air assez gouailler, quoique toujours charmant.
Et comme elle ne lui répondait pas, il poursuivit:
—Ne vous donnez pas la peine de chercher le nom de l'auteur; je crois me rappeler.... une des scènes.... Rectifiez si je me trompe. C'est pendant une fête, un bal, si je m'en souviens; l'héroïne inquiète et rêveuse, ne voyant pas apparaître celui qu'en secret elle adore, veut fuir la foule, elle se réfugie....
La conteur fut interrompu brusquement par l'apparition de Philippe de Fineste qui, s'inclinant devant Fernande, lui réclama l'honneur d'un quadrille, et, lui offrant le bras, la conduisit au milieu du salon où les figures s'organisaient.

saient. Fernande, étourdie encore du ton de M. Anatole et de l'invitation de Philippe, regardait sans voir ce qui se passait autour d'elle.
—Je serai un bien mauvais cavalier, lui disait Philippe, à vous de me guider.
L'orchestre jetait ses premières notes. Le signal donné, les danseurs se mirent en mouvement.
Fernande émue, mais vaguement heureuse, entraînée par la musique, par les lumières, par l'enivrement de la danse, se laissa aller à ce charme nouveau pour elle, et se livra franchement au plaisir.
Philippe imitait son vis-à-vis, l'élégant sous-préfet de***. Il se sentait heureux, lui aussi, et l'effort qu'il venait de faire (c'en était un véritable pour lui de danser), semblait ne lui avoir rien coûté.
Anatole, l'œil grand ouvert, la physionomie interdite, cherchait à se rendre compte du phénomène qui se passait sous ses yeux. Avisant madame de Blanche, il courut à elle, et, lui montrant Philippe et Fernande, il attendit son exclamation.
—Quoi d'étonnant! c'est leur âge, fit-elle.
—Mais M. Philippe!
—M. Philippe n'est pas un vieillard, que je sache. J'ai bien dansé, moi, il n'y a qu'un instant.
Anatole se tut, et, dès qu'il put le faire, il battit en retraite, et alla se réfugier dans un salon de jeu. Il y rencontra madame Lobeau.
—Grande nouvelle, madame! lui dit-il en l'abordant; applaudissez avec moi: M. Philippe dansé!
—Mon frère danse! exclama-t-elle; j'en suis ravie. Qui donc a pu le décider!
—Mademoiselle Fernande.
—Vous dites!
—Mademoiselle Fernande Verneuil.
—Ah!.... je le féliciterai!.... il a bien fait de se dévouer.... cette pauvre petite n'avait, sans doute, pas dansé de la soirée....
—Je ne le crois pas madame. Elle est restée fort longtemps à la croisée de la terrasse; M. Philippe, qui l'y a vue, l'a crue souffrante et l'a à engagée à rentrer. Elle était en effet fort pâle....
—Que n'êtes-vous venu m'avertir!
—J'allais le faire, madame, lorsque M. Philippe est arrivé et lui a proposé un quadrille. Rassurez-vous, madame; elle avait dû être saisie par le froid; le mouvement l'a réchauffée; la voilà guérie. Si vous voulez en juger....
Madame Lobeau prit le bras du précepteur et se fit conduire dans la salle du bal.
Le quadrille touchait à sa fin. Ils durent s'effacer pour laisser terminer le galop.
L'œil si doux de madame Lobeau eut un éclair en voyant passer Fernande dans les bras de son frère. Nul ne le vit, sinon maître Anatole qui retint à grand peine un sourire de satisfaction.
—Mes coups ont visé juste, pensa-t-il.
—Vous le voyez, madame, reprit-il après un silence; monsieur Philippe a été un excellent médecin.
—Monsieur Anatole!
—Je m'explique mal; c'est la danse que je veux dire.
—Allez donc voir ce que devient Gaston. Il est si imprudent!....
Ainsi congédié, maître Anatole, très-satisfait de lui-même, courut à la recherche du jeune bachelier.
Madame Lobeau alla au-devant de Fernande et de son frère, et leur dit avec son plus aimable sourire:
—C'est parfait, mes amis, et vous vous en tirez à ravir!
—Tu crois? interrogea Philippe.
—Certainement! Un coup d'essai est un coup de maître; tu ne dois pas t'arrêter en si bon chemin. Mademoiselle Fernande a bien voulu être ton professeur cette fois; tu peux désormais voler de tes propres ailes. Tu es le maître de la maison, cher, et te dois à ces dames. Cours faire tes invitations....
—Tu te moques, vraiment!
—Moi! je m'en garderai!
Et, se tournant vers Fernande:
—Votre élève est-il à même de se passer de vos leçons, mademoiselle?
—Vous voulez rire, madame, répondit Fernande troublée sans savoir pourquoi.
—Pas du tout! Allons, Philippe, va.
—Grand merci du conseil.
—J'espère que tu vas le suivre.
—Tu peux y compter.
Et, s'inclinant devant Fernande:
—Mademoiselle, continua-t-il, laissez-moi vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait....
—Bravo! Philippe!
—Où voulez-vous que je vous conduise!
—De mieux en mieux, mon ami. C'est bien cela. Je vous félicite, Fernande.
Elle prononça ces derniers mots d'une façon qui voulait paraître amicale, et qui, sans être blessante, rappela Fernande au sentiment de sa position. Dans ces paroles échangées, il n'y avait eu rien que de très convenable, de flatter même, et pourtant Fernande se sentait mal à l'aise; elle devinait dans ce langage des intentions qu'elle ne définissait pas et qui faisaient évanouir les quelques minutes de son fugitif plaisir. Philippe semblait vouloir pénétrer sa pensée; leurs regards se rencontrèrent et se confondirent; il découvrit une sorte de détresse dans celui de la jeune fille.
—Où voulez-vous que je vous conduise? répéta-t-il.
—Je la garde, mon ami. Nous allons savoir si Hermine veut chanter, avec elle et M. Anatole, le trio de la dame blanche.
Philippe ne répliqua pas. Il salua, s'esquiva

des salons, et on ne le revit plus de la soirée.
Fernande fut présentée à presque toute la société, comme institutrice d'Hermine. On eût dit que la maîtresse de la maison se faisait une joie de la mettre en relief. Que d'éloges! elle ne tarissait pas! D'où vient que Fernande en souffrait et se sentait humiliée!

(La suite au prochain numéro.)

CHOSSES ET AUTRES

—Une fabrique de papier doit être prochainement établie aux Trois-Rivières.

—Depuis le 24 mai dernier, 400 personnes environ se sont noyées au Canada.

—Le marquis de Lorne dit qu'il attend la princesse Louise en octobre prochain.

—Le roi de Bavière a été fiancé à l'archiduchesse Valérie d'Autriche.

—On dit qu'une des principales banques de Paris va établir une succursale à Québec l'année prochaine.

—Le gouvernement de Québec a écrit à tous les coroners de ne faire des enquêtes que dans les cas absolument nécessaires.

—On estime que la récolte de blé en Angleterre sera de trois millions de minots plus considérable que l'année dernière.

—La baronne Burdets-Coutts, la fameuse millionnaire anglaise, visitera le Canada prochainement avec son jeune mari.

—On dit que Guiteau, l'assassin du président Garfield, a assailli avec un couteau un des fonctionnaires de la prison où il est détenu.

—Le *Travailleur* annonce que M. O. Chalifoux, jeune violoniste canadien de Lowell, est à la veiller de partir pour l'Europe. Il s'en va compléter ses études au Conservatoire de Paris.

—M. l'abbé Bouland, curé de Notre-Dame-des-Victoires, de Boston, a reçu du Saint-Père les titres honorifiques suivants: Monsignor, camérier secret de S.S. Léon XIII, chanoine d'honneur à Rome.

—Jusqu'ici, cette année, il y a 1,006 vétérans de la guerre de 1812 qui ont reçu leur pension de \$25 chacun. Il y a trois ans, ils étaient au nombre de 3,424, qui reçoivent \$20 chacun, et 2,402 il y a deux ans. Comme on le voit le nombre en diminue rapidement.

—Les journaux de Québec annoncent qu'un vétéran de 1812, M. Barthélemy Royer, de Saint-Gervais, vient de s'éteindre à l'âge de 91 ans, 5 mois et 11 jours.

—Samedi dernier une explosion a eu lieu à la station du Rocher aux Oiseaux, causant la mort du gardien de la station, de son fils et de son assistant. L'agent du département de la marine et des pêcheries, M. J. U. Gregory, attend de nouveaux détails sur ce pénible accident.

—La population totale des Sauvages de la Confédération canadienne est de 105,590, ainsi distribuée:

Ontario.....	35,821
Québec.....	11,000
Nouvelle-Ecosse.....	2,102
Nouveau-Brunswick.....	1,464
Ile du Prince-Edouard.....	290
Manitoba et territoire du Nord-Ouest.....	33,787
District d'Arthabaskaw.....	2,398
Columbia Britannique.....	35,052
Terre de Rupert.....	3,770
Total.....	105,590

—La pêche en général est abondante cette année au Labrador; la pêche à la morue et celle du loup-marin particulièrement ont été excellentes; mais la pêche au saumon a manqué complètement. Les feux, comme la nouvelle en a déjà été rapportée, ont fait des dommages considérables dans les bois; des villages sont complètement brûlés, comme le village de la Rivière au Tonnerre où la misère est très grande. Des secours ont été demandés au gouvernement pour ces malheureux qui sont tombés dans une grande détresse.

—Nous apprenons, dit le *Courrier du*

Canada, que la bénédiction de la statue de la Sainte Vierge au Cap Trinité, aura lieu le 15 septembre prochain. Une partie de la statue a déjà été transportée par le bateau *l'Union*, et il y a dans le moment dix ouvriers occupés à mettre en place ce magnifique monument. Il est à espérer, et nous n'en avons aucun doute, qu'il y aura une foule considérable de personnes pour assister à la bénédiction de ce monument; les communications vont être mises à la portée de tous. Les parrains et marraines sont déjà désignés et nous avons confiance que tous se feront un devoir de remplir cette charge.

—Il est décédé dernièrement à Boston un riche commerçant en retraite qui a inséré dans son testament une clause spéciale pour prouver que son patriotisme serait affirmé après sa mort. Il lègue à un de ses amis intimes \$5,000 à condition que le légataire le fasse écorcher après sa mort, sa peau devant servir à couvrir un tabour. L'ami devra tous les ans, le 1^{er} juillet au lever du soleil aller jouer l'air de *Yankee Doodle* au pied du monument de Bunker Hill. Les exécuteurs testamentaires n'ont pas voulu que l'on observe cette clause patriotique.

—La fabrique de soie fondée à Montréal par MM. Corriveau et Cie., en mars 1880, possède dix métiers à mouliner, 40 métiers d'étoffes à robes, trois métiers à rubans et en aura dix sous peu; elle emploie 60 livres de soie et fabrique tous les jours 200 verges de soie unie ou brochée, vingt douzaines de mouchoirs, et quand tous ses métiers seront montés, elle produira en plus 500 verges de ruban par jour. Cent dix à cent vingt ouvriers y sont employés actuellement, et quand la nouvelle manufacture de 175 pieds de longueur que MM. Corriveau et Cie. vont faire construire cette automne sera prête, ces messieurs emploieront six fois plus de personnes.

—A une assemblée de l'association St-Jean-Baptiste de Central Fall, qui a eu lieu le 7 août, le Rév. M. G. Mahony, curé de Central Fall, fut réélu chapelain; M. Théodore Marote, réélu président; M. Vilbon Monast, vice président; M. J. D. Ostigny, sec.-arch.; M. F.-X. Samar, ass.-sec.-arch.; M. G. Couillard, sec. corresp.; M. Louis Maynard, sec. financier; M. Trefflé Ebert, sec.-trés.; M. Joseph Massé, commissaire ordonnateur.

DIRECTEURS: MM. Camille Lussier, Joseph Morin et Dolphis Bécharé.

COMITÉ D'ENQUÊTE: MM. Guillaume Couillard, Zéphir Boudreau, Dolphis Bécharé et Narcisse Rousseau.

MÉDECIN DE LA SOCIÉTÉ: Dr J. A. V. Mathieu.

AVIS

Nous croyons qu'il est de notre devoir de faire savoir à nos pratiques et au public en général que notre importation d'automne est maintenant au complet.

Il y a différentes raisons pour un marchand de vendre ses marchandises à bon marché. La compétition par exemple; la présence d'un voisin ambitieux qui menace de ruiner ceux qui l'environnent; les achats de fonds de banque, etc., etc.

Il y a pour nous aujourd'hui une toute autre raison que les précédentes, de vendre nos marchandises à bas prix. La voici:

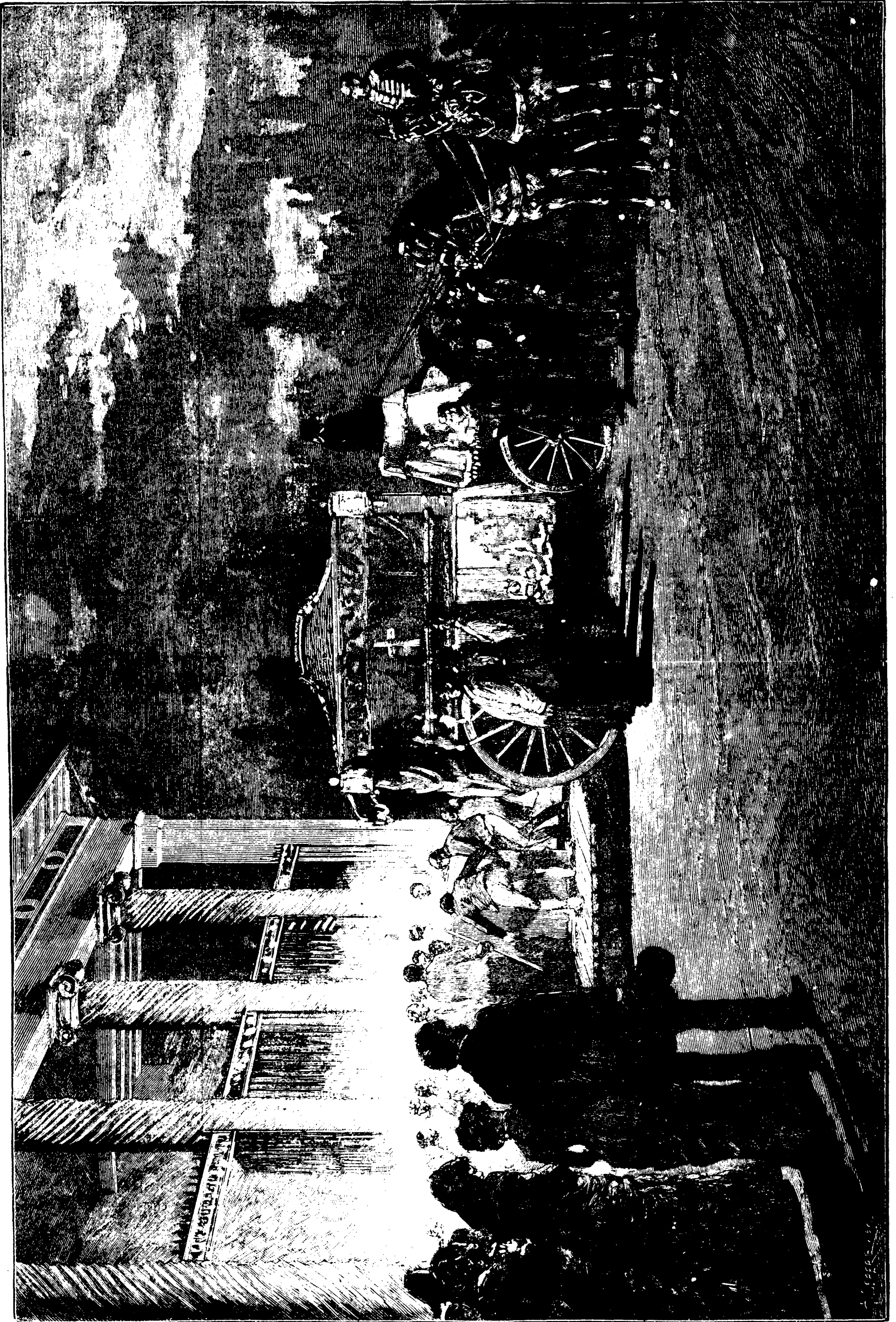
C'est que nous avons acheté plus que nous aurions dû, et que si nous n'établissions pas de vente, des prix assez bas pour fondre le stock promptement, nous resterions, avec un gros surplus de marchandises d'automne quand l'importation du printemps arrivera.

Lecteur, profitez-en!!!

DUPUIS FRÈRES,

605, rue Ste. Catherine,
Montréal.

MALICE D'UN MINISTRE.—Le Rév. Washington, D. C. écrit: Je pense qu'il est mal pour un ministre ou des hommes publics de donner des certificats à des charlatans, ou pour des remèdes sans aucune valeur, lorsqu'il y a un remède qui est connu de tout le monde par ses qualités vraiment supérieures et efficaces. C'est pourquoi je recommande spécialement les Amers de Houblon comme ayant eu un effet solitaire sur des personnes de ma connaissance et je crois qu'aucune famille ne devrait se dispenser de ce remède.—New-York Baptist Weekly.



A ROME—LA TRANSLATION DE S. S. PJE IX.—ARRIVÉE DU CORTEGE A L'ÉGLISE SAINT-LAURENT

LA GUERRE AUX SŒURS DE CHARITÉ

JUGÉE PAR LES AMÉRICAINS

Un journal des Etats-Unis fort important et très influent dans tout le Sud, le *Register*, de Mobile, a publié, à propos de l'expulsion des sœurs de charité des hôpitaux de Paris un écrit avec la virulence propre à la presse de ce pays, quand quelque grand attentat contre la conscience publique soulève l'âme de ces libres citoyens. On verra en le lisant que l'auteur est protestant et républicain. Cela n'en donne que plus d'autorité au chaleureux témoignage rendu à ces admirables filles de l'Eglise catholique; cela ne rend que plus sanglante la flétrissure infligée à un gouvernement dont les agissements compromettent si gravement l'honneur du nom français :

"Dans notre enfance, dit le journal américain, avant que le contact des choses du monde nous eût appris les œuvres pratiques des Sœurs de charité, leur nom nous était connu uniquement par l'immortel poème de Gérard Griffin. A mesure que le temps a marché pour nous et nous a conduits à travers les horreurs des épidémies, des champs de batailles et des calamités nationales, la blanche cornette de l'ange de merci apparaissant toujours au milieu des espérances perdues pour relever nos cœurs et soulager nos souffrances physiques, nous a amenés au milieu de la mauvaise fortune à réfléchir sur l'objet dernier et suprême de la vie, l'au-delà du tombeau. Aussi, est-ce avec une profonde irritation que bien des hommes de croyances et de nationalités diverses, ont lu le récit des efforts du Corps législatif français pour chasser les Sœurs de charité des hôpitaux de Paris, et leur substituer des infirmières laïques, probablement choisies dans le même élément qui a donné au monde les Rochefort, les Pascal Grousset, les Zola. Heureusement, M. Lambert Sainte-Croix, un orléaniste, ce qui veut dire un homme ayant dans les veines une moitié de sang royaliste, a interpellé le ministre pour qu'il exposât ses vues sur cette affaire. Il a forcé le ministre de l'intérieur à décliner la responsabilité de pareils actes, et à la rejeter sur les épaules d'autrui. Nullement satisfait de cette manière toute gauloise de se tirer d'embarras, M. Lambert de Sainte-Croix a proposé et a fait adopter par une majorité de 147 voix contre 110, un ordre du jour demandant la conservation des Sœurs de charité comme infirmières.

"Aux yeux de certaines gens, il pouvait y avoir des motifs plausibles pour l'expulsion des Jésuites, et peut être les moines de la Chartreuse auraient été chassés si l'on n'avait pas craint de faire passer à Londres la fabrication de leur précieuse liqueur, et de priver le Trésor public d'un important revenu. Mais la Sœur de charité! est-elle un politicien? Est-ce elle qui enlèvera aux lycées du gouvernement, les centaines de jeunes gens qui vont en foule aux collèges des Jésuites de préférence aux écoles athées de la République? Allez aux Invalides. Causez avec le vieux vétéran estropié et mutilé, qui vous parle de Balakava, d'Inkermann, de Sébastopol, de Magenta, de Solferino et de Sedan. Demandez-lui ce qu'il pense de "ma Sœur," et, tordant ses moustache grise, il vous dira avec un "sacré nom" que ceux qui osent dire un mot contre ces anges secourables sont des chiens, des lâches qui n'ont jamais senti l'odeur de la poudre, et qui, pour toute science, connaissent le tierce et le quarte, figurent dans un duel (??) et vont ensuite faire de bons déjeuner au Bois de Boulogne.

"Il ne convient peut-être pas de donner un caractère personnel à un article de ce genre. Cependant, nous nous souvenons d'avoir vu une fois, dans une de nos principales cités du Sud, un officier d'état-major confédéré, à cheval, pris de boisson à un degré fort répréhensible. Il chevauchait à droite et à gauche et ses zigzags forçaient les piétons à se réfugier sur les trottoirs. Tout à coup, au coin d'une rue, il rencontre une Sœur de charité attachée

à un de nos régiments qui traversait la voie. Effrayée par les allures extravagantes du cavalier et de sa monture, elle recule avec terreur. Mais à cette vue l'officier arrête net son cheval, et, portant la main à son képi, attendit immobile dans cette position jusqu'à ce que la noble femme eût passé. L'homme avait triomphé en lui de la brute, et à ce spectacle, la foule, amassée sur les trottoirs, ne put se contenir: elle éclata en un tonnerre d'applaudissements.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centins.

DÉCÈS

A St-Roch de Québec, samedi après-midi, le 13 août, à l'âge de 9 mois et 6 jours, Joseph-Tiburce-Jules-Oscar, enfant de M. L.-F. Bernier, commis-marchand. Les funérailles ont eu lieu à l'église St-Roch, lundi, le 15 du courant.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 25 août 1881

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

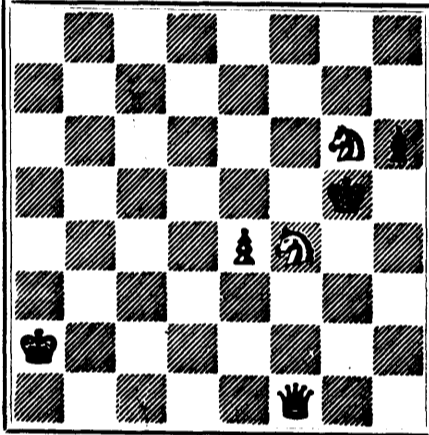
SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 281. — MM. M. Lalandry, New-York; A. C. St-Jean; H. Lafrenière, M. Toupin, T. Gagnier, A. Buisson, Montréal; N. P. Sorel; Un amateur, E. Legault, Ottawa; L. O. P. Sherbrooke; V. Gagnon, J. Delaunais, F. Côté, Québec.

PROBLÈME No. 283.

Composé par M. V. PEYRAS, Aix-en-Provence (France)

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION. — No. 281.

Blancs.	Noirs.
1 C 1er CR	1 R 5e R
2 R 4e F	2 F 6e R
3 D 4e D, mat.	

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TRONCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

1881



1881

LA GRANDE

EXPOSITION DU CANADA,

DEVANT AVOIR LIEU EN LA

CITE DE MONTREAL,

—DU—

14 AU 23 SEPTEMBRE,

Sous le patronage de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

25,000 PIASTRES EN PRIX!

Cette Exposition promet de surpasser toutes celles qui ont eut lieu jusqu'ici dans la Puissance.

ELLE EST DIVISÉE EN TROIS PRINCIPAUX DÉPARTEMENTS :

AGRICULTURE!

INDUSTRIE!

HORTICULTURE!

OUVERTE AU MONDE ENTIER

Afin de donner plus de facilités, les terrains de l'Exposition ont été agrandis, de même que les bâtisses.

Un espace convenable a été réservé pour la mise en mouvement des machines, et la démonstration des procédés de fabrication.

Plusieurs traits nouveaux et intéressants caractériseront cette Exposition. Les arrangements ont été faits pour l'exhibition de produits de l'industrie française, qui seront envoyés directement de Paris, spécialement pour l'Exposition.

On croit que d'autres pays exposeront aussi.

Le magnifique vapeur "PARISIEN" sera dans le port durant le temps de l'Exposition.

GRANDE LAITERIE.

Parmi les autres nombreuses attractions,

DES PRIX SPECIAUX

Sur un grand pied sont offerts par le Comité d'Exposition et les marchands de produits de Montréal, aux exposants de BEURRE et FROMAGE!

Les produits de la Laiterie en voie de fabrication sur les terrains!

Le comité a pris des mesures pour faire fonctionner une Fabrique de Beurre et de Fromage pendant toute la durée de l'Exposition.

Cette partie du programme promet d'être l'un des plus intéressants attrait de l'Exposition.

GRANDE MONTRE DE CHEVAUX ET DE BESTIAUX!

Les chevaux et les bestiaux seront montrés dans le Rond entre 2 et 5 P. M., chaque jours, depuis Vendredi, 16 Septembre.

ATTRAIT PARTICULIERS!

Des mesures ont été prises pour organiser des réjouissances publiques en dehors de l'Exposition proprement dite.

EXPLOSIONS DE TORPILLES DANS LE PORT!

Démontrant par une série d'expériences étonnantes, sur le fleuve, les effets destructeurs des torpilles dans la guerre. On fera sauter des vaisseaux de grandes dimensions, obtenus pour la circonstance.

GRANDES DEMONSTRATION MILITAIRE!

Processions au Flambeau et Feu d'Artifice!

Le soir, d'une magnificence éclipsant tout ce qui a jamais eu lieu en ce genre au Canada. Auss

EXPERIENCE DE LUMIERE ELECTRIQUE!

SAUTS DE CHEVAUX!

Grands jeux athletiques et concours de Pompiers, etc.

Un programme de tous ces extraits sera publié plus tard.

De plus grandes facilités seront effectués pour l'accès aux terrains.

Par arrangements spéciaux avec les Compagnies de Chemin de Fer et de Navigation, des Excursions se feront à

PRIX REDUITS!

Ceux qui ont l'intention d'exposer doivent envoyer leur nom sans délai.

Pour liste de prix, formule d'entrée, ou toute autre information, s'adresser aux soussignés.

S. C. STEVENSON,

Sec. Dépt. Indus.

181, Rue St-Jacques.

Montréal, 28 juillet 1881.

GEO. LECLERE,

Sec. Dépt. Agr.

63, Rue St-Gabriel.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montreal, 20 août 1881.

Table of market prices for various goods including flour (FARINE), grains (GRAINS), dairy products (LAITERIE), poultry (VOLAILLES), vegetables (LÉGUMES), and meats (GIBIERS).

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock and animal products such as beef, pork, and various types of cheese.

Advertisement for 'The Purest and Best Medicine ever Made' featuring 'Hop Bitters' with detailed text about its benefits for various ailments.

RIDEAUX

Advertisement for 'Sechoir de Gilray' (drying rack) by L. A. Surveyer, highlighting its utility for household use.

Advertisement for M. J. H. Bates, Agent d'Annonces, located at 41, Park Row.



Avis aux Entrepreneurs

Official notice regarding the submission of proposals for the construction of the 'Chemin de fer South Eastern Railway'.



Avis aux Entrepreneurs

Official notice regarding the submission of proposals for the construction of the 'Chemin de fer South Eastern Railway'.

AVIS

Official notice regarding the submission of proposals for the construction of the 'Chemin de fer South Eastern Railway'.

LA POUDRE ALLEMANDE

Advertisement for 'The Cook's Friend' (German powder) with the slogan 'NE FAILLIT JAMAIS'.

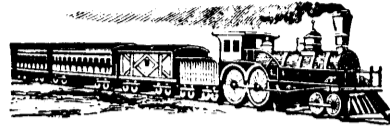
NOUVEAU PROCÉDÉ

PHOTO-ELECTROTYPE

Advertisement for 'The Scientific Canadian' lithography and electrotyping services, including contact information for G. B. Burland.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION

Advertisement for Golvin pills, featuring a circular logo with 'GOLVIN' and text describing their medicinal benefits.



Chemin de fer 'South Eastern Railway' AND MONTREAL AND BOSTON AIR LINE

Advertisement for the South Eastern Railway and Boston Air Line, listing routes to Montagnes Blanches, Concord, and other locations.

Advertisement for the South Eastern Railway, detailing departure and arrival times for various routes.

Advertisement for the South Eastern Railway, detailing departure and arrival times for various routes.

Advertisement for the South Eastern Railway, detailing departure and arrival times for various routes.

AVIS! The Scientific Canadian PATENT OFFICE RECORD.

Advertisement for 'The Scientific Canadian' Patent Office Record, highlighting its value for inventors and businesses.

Advertisement for 'Victoria' flour, featuring a portrait of a woman and text describing the product's quality.

Advertisement for '70 Cartes de Visites' (business cards) with various designs and prices.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Advertisement for the Assumption Agricultural School, detailing its curriculum and admission requirements.

COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE - BURLAND

Advertisement for Burland Lithography Company, listing services and contact information.

3, 5, 7, 9 ET 11, RUE BLEURY, MONTREAL

Advertisement for G. B. Burland, highlighting his expertise in lithography and printing.